

Jacques PETTENS

Il était une fois ...



... Les Coquerelles



Couverture : Le parc des Coquerelles vu du pavillon en 2000

Il était une fois...

*... Les Coquerelles **

Jacques Pettens

*Se rattache peut-être en partie à « coq » comme terme de botanique, mais procède certainement de « coque » pour son sens de « noisette dans capsule verte » auquel se rattache son emploi en héraldique (1690) pour une figure représentant trois noisettes dans leur capsule.

(Le ROBERT Dictionnaire Historique)

*A tous ceux, et tout particulièrement, Georges et Yvette
PETTENS qui, de 1930 à 1998, marquèrent de leur
présence, ce havre de paix et de bonheur.*



Préface

Depuis longtemps, les historiens se sont penchés sur le passé de Lagny. Et l'on croit tout savoir, de Saint Fursy à Léon Bloy, sans oublier les foires de champagne, Jeanne d'Arc et les inondations de 1910.

Certes, il est facile de répondre sans trop de problèmes sur les siècles écoulés, sur les événements, sur les célébrités... La difficulté commence quand on voudrait connaître l'origine de son quartier, de sa rue, de la boutique d'en face. A plus forte raison, quand il s'agit d'un quartier déshérité, presque la dernière conquête de l'urbanisme à Lagny.

Et quelle conquête ! des clairières, des prairies, des peupleraies noyées à la moindre inondation, de timides pavillons banlieusards, de petits jardins ouvriers...

Aujourd'hui, tout est presque effacé sous un nivellement égalitaire, à proximité de la zone industrielle. Mais au sein de ce quartier, sur la vieille rue du Pont-Hardy, une propriété constituée, et même reconstituée, a connu une vie spécifique, axée sur l'industrie. Son développement, dû à l'énergie d'un homme exceptionnel, si bien secondé par son épouse, n'a pas négligé l'environnement, si maltraité ailleurs. C'est sur cela que, mû par un sentiment filial des plus louables, Jacques Pettens ouvre ses archives familiales et libère ses souvenirs.

.../...

.../...

Nous remontons ainsi le temps dans ce quartier si humble, qu'il semblait ne rien promettre. Et pourtant ! Dans ces pages, Jacques Pettens n'écrit rien d'autre qu'un chapitre inédit de l'histoire de Lagny.

Alors laissons-nous prendre par la main et par le cœur. La grille des Coquerelles vient de s'ouvrir... sans hésiter, pénétrons dans ce petit paradis, même si ce n'est plus qu'un paradis perdu.

*Pierre Ebéhart
mai 2004*

« Il était une fois, il y a bien longtemps... »

Ainsi pourrait commencer ce récit qui n'est pourtant pas un conte de fée.

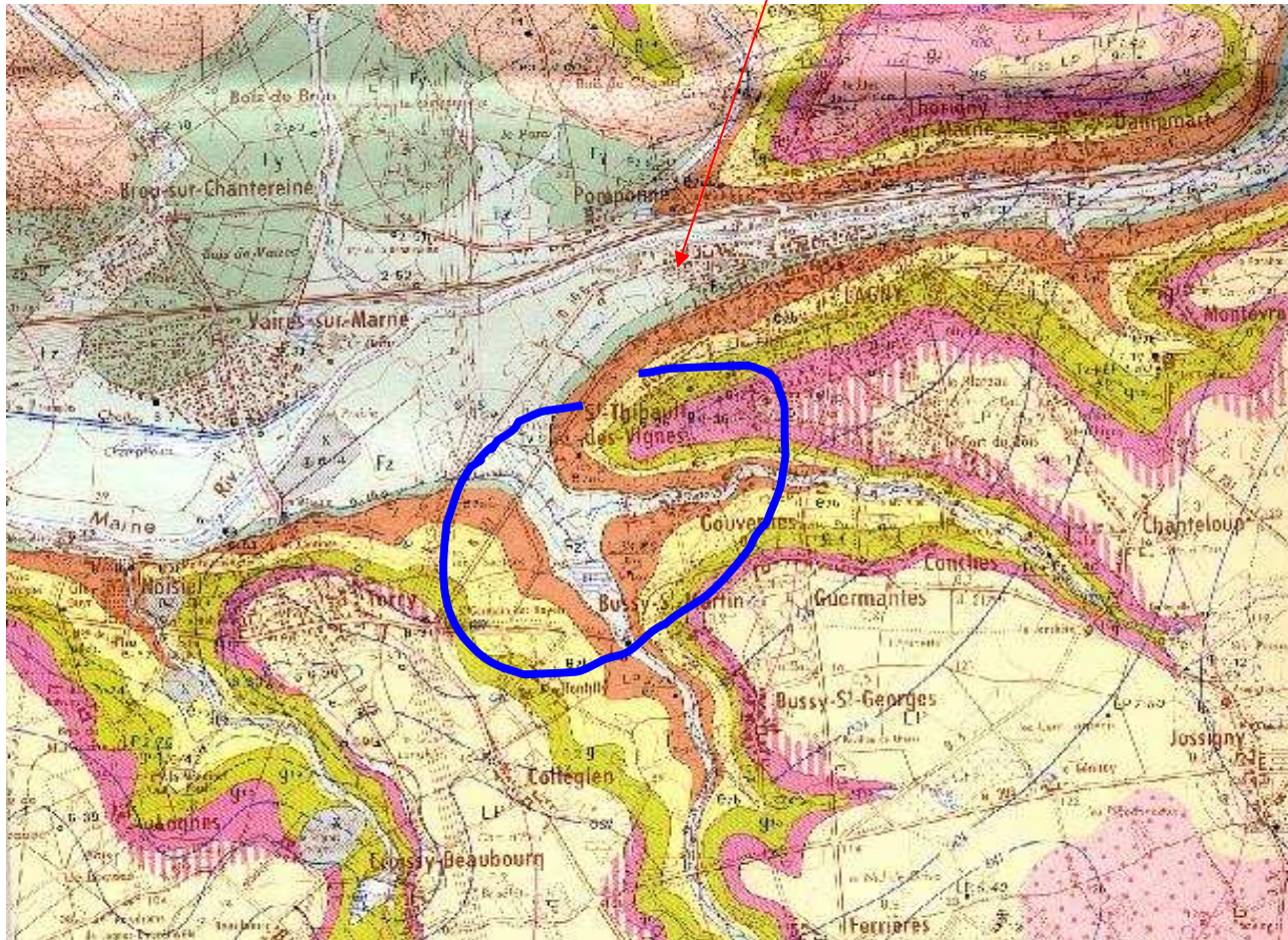
Bien avant la formation du Bassin Parisien, à l'époque du Jurassique, notre région était formée de Calcaires Ludéens dits de Champigny. Puis les bouleversements du tertiaire laissèrent apparaître dans ses grandes lignes la région telle qu'elle se présente de nos jours.

Au fil des millénaires et des mouvements géologiques, les sables, alluvions, remblais ont modifié les abords de la rivière qui coulait en ces lieux.

D'un côté, maintenue par les coteaux qui la dominent, de l'autre divagant en fonction des variations du niveau des eaux, de l'action des hommes (accumulation des remblais, construction des berges) la MARNE, puisque c'est elle dont il s'agit, après avoir été maintenue dans le goulet que forment les hauteurs de LESCHES, DAMPMART, THORIGNY, pouvait à nouveau, non enchâssée par des berges alors inexistantes, laisser libre cours à ses humeurs vagabondes en s'étalant de tout son corps.

Si les premiers habitants construisirent des huttes sur les rives de la rivière, le LAGNY « antique » quant à lui, fut édifié à l'abri des inondations et au plus près des zones de cultures. La partie basse de la ville médiévale se situait alors au Nord de ce que sont aujourd'hui les rues Gambetta et Saint Denis. Plus bas on dénombrerait un certain nombre de bras entrelaçant des îles de grandeurs et emplacements variables suivant les crues et les saisons.

Carte géologique de France : LAGNY



Petit à petit ces bras furent comblés et prêts à recevoir les hommes et leurs habitats. Ces lieux entourés d'eaux quasi stagnantes restèrent humides et des détritrus divers y croupissaient en dégageant forces odeurs nauséabondes.

Cette situation perdura pendant de nombreux siècles. L'île dite du Pré Long qui suivait approximativement le tracé de l'avenue de Lattre de Tassigny en est le dernier exemple, elle sera rattachée à la terre ferme, si l'on peut dire, à la fin du Moyen-Age. Jusqu'en 1955/60 les inondations fréquentes submergeaient tout ce secteur, ainsi d'ailleurs que la basse ville. Je me souviens encore des terrains où sont actuellement implantés le garage MARQUET et les H.L.M. de la rue des Tilleuls, (1959) situés face aux anciens abattoirs, alors jardins ouvriers, qui étaient pratiquement recouverts par les eaux chaque hiver.

En 1955 la crue monta jusque devant la porte de l'usine PETTENS. (actuellement l'entrée du cabinet médical AVICENNE.)

De même tous les terrains et bois situés à l'Ouest de la ville et qui étaient alors propriété des Tanneries HERRENSCHMIDT se trouvaient transformés en véritables marécages et ce, pratiquement jusqu'à la construction des barrages de retenue de la MARNE et de la Haute Marne créés en 1974.

Nous évoquerons ultérieurement quelques découvertes spécifiques à la rue du Pont Hardy.

Preuves de la présence humaine dans notre région



Jablins 1990 : Sépultures néolithiques



Jablins 1992 : Puits d'extraction de silex (néolithique)

Serris 1990 :Tombe mérovingienne des « Ruelles »

Voilà pour la géographie, examinons maintenant, l'histoire de notre ville.

La présence de l'homme sur les bords de Marne remonte aux temps les plus reculés. N'a-t-on pas retrouvé de nombreuses sépultures dans les environs immédiats ainsi que la découverte d'outils taillés qui sont autant de témoignages de l'occupation humaine de notre région.

Lors de fouilles effectuées en 1984, rue des Vieux Moulins, à l'occasion de la destruction de cet îlot, nous avons trouvé traces de déchets jetés sur la berge de la Marne contenant de nombreux vestiges permettant de dater la présence humaine en cet endroit, c'est à dire sur la rive même de la Marne, à - 730 ans avant notre ère. (âge du fer)

Ce n'est pas faire de la science fiction que de penser que des Celtes (Danubiens) chasseurs, cueilleurs, finirent leur longue marche en se fixant sur les rives poissonneuses et giboyeuses de ce bord de rivière accueillant où les forêts abondantes qui dominaient l'ensemble étaient une garantie d'approvisionnement de bois pour la construction des huttes et d'alimentation des feux.

Après les Gaulois, ce fût l'occupation romaine ; ces derniers s'installèrent sur les plateaux et défrichèrent les forêts. Ils y construisirent une villa, plus exactement une « ferme ». Il est généralement admis que le nom de LAGNY vient du latin « *latiniacum* », propriété de Latinus. Cette exploitation agricole deviendra sans doute un *fundus*, (*) grand domaine foncier ; à LAGNY un tel domaine est signalé vers 630, propriété d'une dame Armentrude.

A leur tour ces occupants avaient été supplantés par les barbares, en l'occurrence les Francs.

*) ancien domaine foncier gallo-romain lui-même héritier de la chefferie des villages gaulois. (d'après R-C PLANCKE)

Je ne reviendrai pas sur toutes ces évolutions, de nombreux historiens compétents ont largement contribué à en vulgariser l'histoire(*) Elle fut tout à la fois cruelle, ardente et mouvementée. Imaginons simplement que toutes ces peuplades, en perpétuelles migrations, qui transhumaient régulièrement d'une rive à l'autre, aimaient s'arrêter sur les bords de ces eaux calmes, fraîches, couvertes d'une végétation nourricière où chasseurs et pêcheurs s'en donnaient à cœur joie pour constituer moult provisions. Justement, les derniers lieux où les plaisirs primitifs de la chasse se déroulèrent furent les bois et prairies qui, jusqu'en 1970, se situaient au couchant des Coquerelles. La réalisation de la Z.I., en 1970, fera définitivement fuir le dernier gibier.

Avant d'évoquer plus attentivement l'histoire de la rue du Pont-Hardy et des Coquerelles, interrogeons-nous sur les raisons qui ont incité Georges PETTENS, jeune industriel ayant créé son entreprise quelques années plus tôt, à venir s'y implanter.

L'histoire économique de LAGNY remonte aux temps les plus reculés et sans doute dès l'apparition de l'homme sur les rives de la Marne, lieu de transit et d'échanges à la fois Est/Ouest mais également Nord/Sud. Un lieu de passage obligé et privilégié, au centre d'une région agricole particulièrement riche. Dix huit exploitations agricoles y étaient encore recensées en 1943, ** seulement 5 restaient encore en activité au recensement de 1975.

Dans la mémoire collective ce sont indéniablement l'épisode des foires de Champagne et le passage de Jeanne d'ARC qui ont marqué la vie et la mémoire de la cité, pour le reste nous disposons de peu de renseignements sur son passé économique.

*) voir page 69

***) 13 fermiers et 5 propriétaires exploitants ; au début du XIXe on dénombrait encore 23 vigneron.

Cependant le Dictionnaire Topographique des Environs de Paris de 1817, rappelle que « Toutes ces guerres détruisirent les manufactures renommées de cette ville où le commerce était très considérable. Il ne consiste plus aujourd'hui qu'en grains et fromages de Brie. Il s'y tient deux foires par année, la première le 3 février, et la seconde le premier dimanche de juillet ; cette dernière dure deux jours. Le marché est le vendredi de chaque semaine. »

Il est à noter, que les entreprises de LAGNY n'enregistrèrent aucun dégât lors des deux dernières guerres (14/18, 39/44). Notre ville avait cessé depuis longtemps d'être un centre stratégique incontournable. Par contre les inondations fréquentes et notamment celle de 1910 eurent, pour ces dernières, des conséquences beaucoup plus dommageables.

On peut affirmer que la Marne a été longtemps l'élément déterminant de son essor, comme moyen de communication d'abord, comme « produit » ensuite. C'est en effet l'abondance et la qualité de l'eau, qui, dès le moyen Age, incitèrent drapiers et tanneurs à se fixer à LAGNY.

Enfin, comme moyen d'énergie, lorsqu'il a fallu, pendant plusieurs siècles alimenter les tanneries, (*) faire tourner les moulins à draps puis à grains implantés sur les bords de la Gourdine, à côté et sur le Pont. (du début du XIII jusqu'à 1865)**

*) Présence confirmée lors des fouilles de 1997 effectuées avant l'implantation du complexe dit des « TANNEURS ».

***) Dans le cartulaire de l'Abbaye de Lagny au XII e siècle, il est recensé 13 moulins dont 2 « moulins de Relief dits Pont-Hardy ». Au début du XVIe siècle, il n'en restait plus que l'emplacement.

Au Moyen Age et jusqu'au milieu du XVIIIe siècle, les nombreuses manufactures restèrent groupées à l'intérieur des remparts: tanneries, cordiers, dentelliers, tisserands, scieries, tonneliers, charpentiers de marine. N'oublions pas l'importance de la batellerie pour les transports des produits agricoles, notamment le blé. A ce propos René-Charles PLANCKE, dans son ouvrage sur la Vie Paysanne en Seine et Marne, rappelle, au sujet des Marchés de Lagny : «... ils n'avaient pas d'importance exceptionnelle. On n'y trouvait à chaque marché du mercredi du vendredi et du samedi (devenu le dimanche) que de 112 à 140 quintaux. Les plus forts marchés n'y dépassaient pas 350 quintaux, car la proximité de PARIS permettait aux gros laboureurs d'y amener eux-mêmes leurs grains par la route ou par l'eau ». Il est indéniable que la voie fluviale était à la fois plus sécuritaire, plus confortable et moins onéreuse.

D'autres matériaux étaient également portés par les gabares, tels que le bois et le gypse utilisés dans les nombreux fours à plâtre implantés en extérieur des remparts et au plus près de l'eau (place des Déportés, place Marchande, quai du Pré Long).

Pour la plupart de ces manufactures il s'agissait de petits ateliers employant peu de personnes. L'industrie la plus importante dont l'existence est connue est une manufacture de blanc de céruse qui, avant 1795, employait 150 ouvriers et qui était située à l'emplacement du marché couvert actuel.

Au début du XIXe siècle, le manque de place et les premières notions d'urbanisme obligèrent les entrepreneurs à s'établirent hors les murs.

Comment, alors, pouvaient s'envisager les nouvelles implantations industrielles ?

Au levant, les nombreux bras de la Marne, dont celui du quai Saint Père, les marais, c'est à dire des terrains inondables et les limites restreintes de la cité (la commune de Saint Denis du Port ne fut rattachée à LAGNY qu'en 1846) ne permettaient pas le développement traditionnel des activités industrielles en Est. Des exceptions à ces réserves, une ancienne usine de flanelle reprise en 1900 par une

usine d'optique et de lanternes magiques, Maurice LAPIERRE devenue D.L.M, de nos jours EUROFARAD, située sur les hauteurs et une imprimerie auparavant installée dans l'ancienne abbaye en 1834 et qui se décentralisa rue du Chariot d'or en 1842 (aujourd'hui la « Résidence de l'Imprimerie »)

En 1901, un incendie ravagea une fabrique de coton azotique destiné à la préparation du collodion pour la photographie. La reconstruction n'en sera pas autorisée. (*) Enfin, autour de l'activité du port (place Ste Agathe des Monts) et après la création en 1870 de la ligne de chemin de fer à voie étroite reliant LAGNY/VILLENEUVE Le COMTE, puis MORCERF, d'une société de charonnage et de scierie, FRANKEL, en 1922, devenue C.F.C. en 1953.

Au Sud, se situaient des terres agricoles particulièrement riches notamment en céréales et vignes jusqu'à l'épidémie de phylloxéra en 1860/70. Son éloignement des grandes voies de communications situées au pied de la ville, s'avéra plus propice à l'habitat. **

C'est donc vers la plaine de l'Ouest, c'est à dire sous le vent et par conséquent contre toute logique d'une urbanisation responsable, que se développeront les différentes vagues d'implantations industrielles. Il s'agit effectivement de vagues successives correspondant sans doute, à des périodes prospères notamment celle du Second Empire et de l'ouverture de la ligne de chemin de fer Paris- Strasbourg .../...

*) source Bulletin n° 16 de 1976 de la Société Historique, Artistique et Scientifique de Lagny /Marne.

***) Dans un premier temps s'y construiront des maisons bourgeoises, puis après la loi Loucheur de 1927, plusieurs tentatives de lotissements jusqu'aux H.L.M des années 50/70.

inaugurée en 1849 et qui aura été précédée par la réalisation de la route DAMMARTIN en GOËLE/MELUN. (décidée en 1820, réalisée à Lagny entre 1835/38) Elle donnera lieu à la construction en 1850, du Pont de pierres devenu Pont JOFFRE en 1934, ainsi qu'au tracé de la rue de MELUN (Ave du Général LECLERC).

On y recensait, à la fin du XVIII, des fours à plâtre construits par Jacques Le PAIRE, trop à l'étroit dans ses ateliers de la place Marchande. L'activité plâtrière y cessa en 1865. Les locaux furent tour à tour occupés par un entrepreneur de charpentes, un garde meubles, le « Comptoir Industriel du Jouet », une fromagerie, puis une fabrique de jouets à bascule. Après la guerre de 1940 vint s'installer une fabrique d'ampoules pharmaceutiques. Mais pour l'essentiel, les surfaces disponibles seront louées par la Sté GELBEY/GELBON qui employa dans son usine de LAGNY, jusqu'à 600 personnes en 1960. Depuis, tous les bâtiments ont été détruits et ont fait place à un ensemble immobilier important (du 6 au 14, rue Jacques Le Paire). Au delà de ce site on trouvait successivement une blanchisserie qui, en 1962 deviendra les ateliers de réparations des « Ets METIN » et entre les deux, en 1928 une entreprise d'électricité « la maison THIEBAUD. »

Au sud de ce qui est devenue l'avenue du Maréchal de Lattre de Tassigny s'établiront, toujours rue Jacques Le Paire, des fours à chaux et à plâtre, une fabrique de chandelles, puis de meubles, les Ets DREIFFUS qui cesseront leur activité pendant la guerre de 14/18. Ces bâtiments seront repris en 1926 par William SAURIN pour l'installation de ses premiers équipements industriels de fabrication de confitures et de biscottes. La Sté SAURIN quittera définitivement les lieux en 1960/61 pour venir s'installer à ST THIBAULT sur un terrain où elle avait, dès les années 50, implanté un magasin de stockage. (De nos jours les immeubles du 28 / 30, rue J. Le Paire)

La deuxième vague industrielle fut celle qui se développera à partir de la rue Marthe AUREAU. En descendant vers la Marne se trouvaient à droite :

- un fabricant de jouets en bois, E. DANGER, qui avait succédé à une tannerie et dont les locaux seront rachetés en 1926 par Robert JAMIN, garagiste. *
- Une tannerie dont les locaux serviront à une laiterie et dont en 1925 une partie sera louée sera par M. Eugène REITHLER, serrurier, de nos jours les Ets CLERS, tourneur de précision.
- Une fonderie tenue par M et Mme DEMANGEL (aujourd'hui H.L.M. de la République)
- La cour des moutons de la tannerie où était procédé à la finition de peaux. Ces locaux forment de nos jours la petite zone artisanale de la rue Marthe AUREAU et l'arrière des Ets MARQUET.

De l'autre côté de la rue de Noisiel,

- les Ets DUBOIS LAMBERT, négoce de bois et de matériaux de construction dont les terrains seront rachetés par la Coopérative agricole qui, à son tour, laissera la place à « la Résidence des Berges ».

A gauche de la rue étaient implantés:

- la vinaigrerie du LION, en 1865, spécialisée dans la fabrication du vinaigre d'alcool et de la Moutarde dite de Meaux. En 2002, tout cet ensemble a été racheté par l'Hôpital.
- En 1878, un tourneur - fondeur, les Ets RIGOT.
- Les frères Joseph et Adolphe COLLINET, marchands de charbon.

un Maraîcher, M. SIMONET, repris par M. CHAPUT qui cessera son activité après guerre.

*) Il est probable que cette ancienne tannerie ne formait qu'un seul établissement avec les locaux PETIT/REITHLER

Dans ces années 50 ces terrains seront rachetés par l'entreprise ALEXANDRE, (travaux publics) qui y garaît son matériel et y logeait la main d'œuvre portugaise qu'elle employait. (Impasse des Bouloirs)

- Ensuite, se trouvait l'une des principales industries du LAGNY d'avant guerre, la grande tannerie BARRANDE, devenue HURET-RICHARD, puis HEBERT et COMBES, en 1927 la MARCHOISE, CHAPAL et enfin de nos jours CHAPAL-CIPEL.
- Enfin à l'angle des rues Marthe Aureau et de Lattre de Tassigny (ex-Noisiel) un café (TUFFERI), lieu de retrouvaille des ouvriers de « La Marchoise »
- Au-delà de la rue de Noisiel, s'établira un atelier de constructions métalliques devenu en 1919 la Sté Cannesson et Rivière, ce dernier cessera son activité en 1975 ; les locaux seront rachetés en 1980 par les Ets REITHLER.

Une exception à cette ligne Nord/Sud, les Abattoirs Municipaux construits en 1877/78 et une chamoiserie les Etablissement SCHWOB, venue s'implanter dès le milieu du XIXème à l'extrémité du Pré Long. En 1917, elle sera reprise par Charles HERRENSCHMIDT (de nos jours et depuis 1969 la SODIS et la Sté Générale de Clôtures). Dans le cadre de l'évocation de ces souvenirs il convient de rappeler que dès octobre 1940, la Tannerie deviendra l'un des centres logistiques le plus important de la Résistance de notre secteur.

En 1907 les Etablissements GAUMONT demanderont une autorisation pour l'installation d'ateliers de tirage et coloriage de bandes cinématographiques. Le terrain prévu entre l'avenue du Mal De Lattre de Tassigny et la rue Charles Michels ne s'y prêtant pas le projet restera sans suite et LAGNY perdra peut-être une opportunité de devenir un centre important de l'industrie cinématographique ! *

*) Sources n° 16 Bulletin de la Sté d'Histoire de Lagny

Pourquoi ce succès apparent pour la rue Marthe AUREAU ?

A l'origine tout le secteur en ouest des remparts était une vaste plaine inondable couverte de cultures vivrières. Y gîtaient de pauvres bougres, travaillant dur, vivant dans des conditions difficiles, dans des habitats qui, au fil des siècles, de roseaux en branchages, de torchis en plâtre conforté de ci de là par quelques silex, n'en restèrent pas moins forts précaires.

Toute cette zone, couverte d'abord de prairies où venaient paître les troupeaux qui transitaient chaque jour du centre ville, où de nombreuses fermes perdurent à l'abri des remparts, en direction des « écarts » par la rue « vacheresse », deviendra propice à l'accueil des petites exploitations maraîchères qui alimentaient les marchés locaux, mais également nourrissaient PARIS. Ces lieux étaient, dans les années 1860, appelés « Faubourg des Pauvrettes ». Tout un symbole !

Sans compter que l'approvisionnement de la capitale représentait alors une véritable épopée. Pour la petite histoire il faut avoir connu le LAGNY des années 1900 et ses petits maraîchers des environs se rendant de bon matin à PARIS pour vendre salades, radis, pommes de terre et autres fruits et légumes. Partant en convoi afin d'éviter d'être attaqués par les bandits de grands chemins, ils se regroupaient à la barrière de Vincennes. Là ils s'assoupissaient en s'appuyant sur un cordage que le gabelou détachait dès l'ouverture de l'octroi, (*) vers 6 heures du matin, réveillant ainsi, d'un seul coup la cohorte des maraîchers.. en transhumance.

Incroyable cette histoire du passé qui, pourtant, dans les années 50, lorsqu'elle me fut contée ne datait que de 50 ans. (M. DEBON, menuisier à DAMPMART)

*) sorte de douane locale dont les effets néfastes ne disparurent à Lagny qu'en 1943.

Le développement du chemin de fer modifiera ces traditions, les cultures déclineront au profit des primeurs venues du midi. Le dernier maraîcher connu fut M. Jules MOREAU installé depuis fin 1931 rue de MELUN, son fils Pierre, abandonnera le métier en 1953 au profit de la culture horticole. Ils étaient encore 17 maraîchers en 1939.

De nombreux terrains furent donc mis en vente à des prix intéressants. L'un des plus importants propriétaires sera Frédéric AUREAU, ex-notaire et imprimeur. Ce dernier offrit à la ville de LAGNY, en 1881, la rue Marthe AUREAU, nom qu'il avait donné à ce chemin en souvenir de sa fille morte à l'âge de 22 ans.

Pour être tout à fait exhaustif citons également de nombreuses petites briqueteries spécialisées dans la fabrication des drains utilisés en agriculture et dont les dispositions réglementaires prises sous le Second Empire (lois de 1854 et 56) favorisèrent le développement. A cette époque des aides étaient offertes aux agriculteurs qui amélioraient le rendement de leurs terres. Parmi ces dispositifs figuraient également les engrais azotés tels que le guano et la poudrette. La « Poudrette », n'était autre que les matières récupérées après la vidange des fosses septiques des particuliers.

Elles étaient séchées à l'air libre comme dans les salines et lorsqu'elles étaient desséchées, elles étaient ratissées et mises en sacs, prêts à être vendues. Une telle unité de production fut signalée à LAGNY dès 1862, elle a été reprise par M. PIFFRET dont l'entreprise perdure encore de nos jours bien que la « fabrication » de la poudrette ait, quant à elle, été abandonnée dans les années 70. (Oui 1970 !!)

Tout incitait donc à construire des ateliers en ces lieux. Terrains à des prix accessibles, moyens de communication améliorés (rue de Melun), présence d'une rivière aux eaux abondantes, mais aussi à cette époque « réceptacle » sans limite des rejets notamment ceux des tanneries ... /...

(le collecteur de chez CIPEL ne date que de 1992, jusqu'à cette date toutes les eaux et déchets de fabrications allaient à la rivière !).

Ces entreprises employaient une main d'œuvre abondante et disponible provenant d'un vaste bassin d'emploi : le Canton de LAGNY comprenait 30 communes en 1951 !

Après 1900, ce développement vers l'ouest s'accroîtra et c'est alors la rue du Pont Hardy qui deviendra « zone d'accueil ». On y trouvait d'abord, juste à l'angle de l'avenue du Gal Leclerc (au n° 64 actuel) la maison de l'Octroi qui avait été déplacée en 1867. (précédemment rue Vacheresse). Ensuite une grange qui servait à stocker les céréales et à remiser, jusque dans les années 50, le cheval de la Graineterie MOREAU. C'est aujourd'hui le Caveau des Vins, puis au n° 31, un maraîcher devenu lieu de stockage de M. CORNEC, ferrailleur. Enfin, une fabrique de boulons, qui évoluera successivement en dépôt d'un marchand de charbon, les Ets MAILLART, puis la Centrale du Pneu et de nos jours le Garage « C.S auto ». En 1933, s'installeront, à l'angle des rues du Pont Hardy et Noisiel, un petit atelier de repoussage sur métaux M. RICHLE, puis PARRAIN. Rue SARDA s'établira « L'Atelier de Constructions Mécaniques du Pont Hardy, » créé en 1932 par Georges HUSSON, aujourd'hui « S.V.M. Bavoret » et rue Carnot une verrerie pharmaceutique.

Enfin en 1930, viendront s'y implanter les Ets PETTENS et LANDRY.

Pour être complet il convient également de signaler la construction en 1933 en limite de la commune de la nouvelle usine à gaz, un bâtiment abandonné lors de la nationalisation du gaz en 1945 et qui sera repris par la Sté FEDIAC en 1971.

*) Eléments extraits de « Zones Industrielles d'hier et d'aujourd'hui » (J.Pettens) Bulletin Municipal n°26 3/1973

Au-delà, vers le chemin vicinal, étaient les peupleraies, les marais, les ronces et les orties où foisonnaient de nombreux dépôts d'ordures nauséux et fumants (*) et où vivront jusqu'en 1970, au lieu dit « la maison de terre » de pauvres hères qui semblaient sortis d'une forêt moyenâgeuse (aujourd'hui la Sté TASQ à l'angle de la rue de TORCY et l'entrée du Parc d'activité des Esplanades de St Thibault.)

C'est dans cet état que la guerre de 1939 figera jusque dans les années 55/60, le LAGNY industriel. Il fallut ensuite attendre la réalisation de la Zone Industrielle due à l'impulsion de la municipalité de Serge POLLET en 1970, (**) pour en relancer le développement ; d'autant que la construction de locaux d'entreprises intra-muros était devenue impossible et qu'au fur et à mesure des ventes ou des cessations d'activités, les terrains rendus disponibles étaient tous convoités par les promoteurs immobiliers privés et sociaux.

*) Le plus important de ces dépôts, l'officiel en quelques sortes, recevait chaque jour les ordures ménagères de Lagny et de ses environs, il se situait à l'emplacement de l'ancienne imprimerie « R.G » 70 rue Ampère. Se dégageaient, en permanence, de ce tas d'immondices, des fumeroles pestilentiellles qui s'enflammaient régulièrement, nécessitant l'intervention des pompiers.. Cette véritable plaie fumante, odorante et porteuse de miasmes ne s'arrêtera qu'en 1964 lors de la création de l'usine d'incinération, dont la réalisation fut décidée en 1963. (inaugurée en oct. 1964, mise en route le 31/12/64)

**) Conseil Municipal du 25/9/1970



Rue Girard Inondations 1910



Rue Marthe AUREAU inondations 1910



La ligne Lagny/ Morcerf . Embranchement de la gare d'eau



Angle rue du Pont Hardy et rue de Noisiel 1900



Rue M.AUREAU, A. de Construction Mécaniques et fonderie RIGOT. 1878



Rue J. LE PAIRE, Ets DREIFFUSS 1900



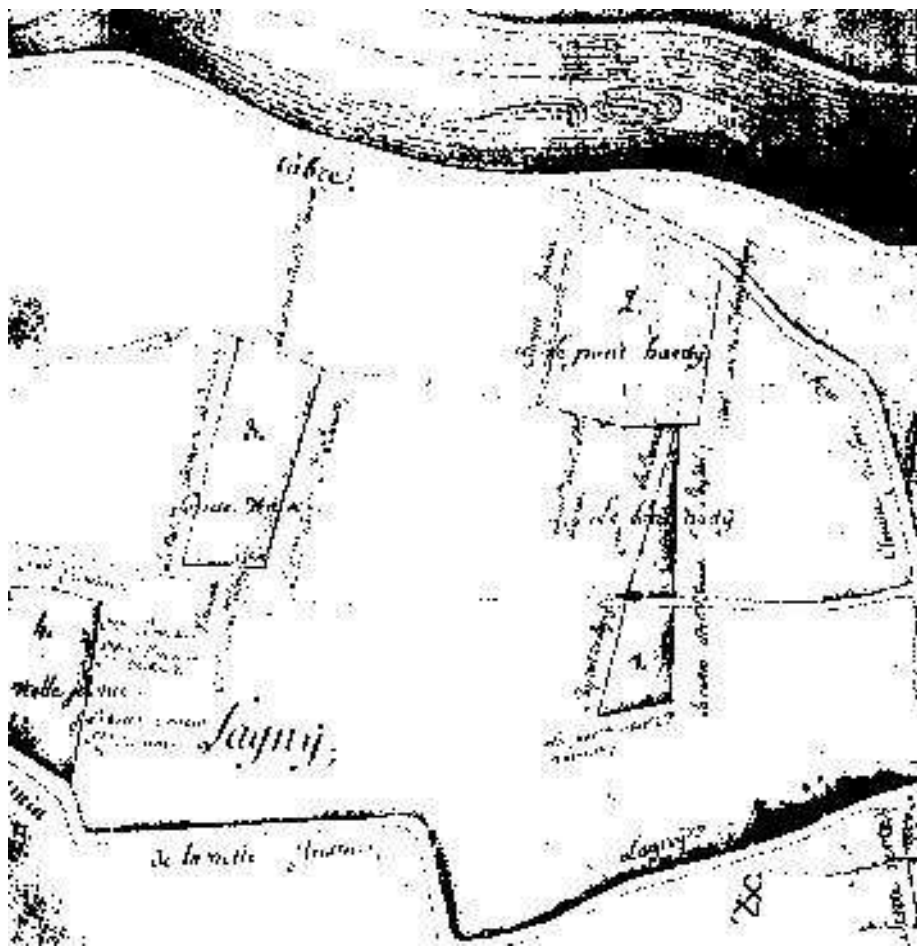
Rue du P.Hardy Ets PETTENS et LANDRY 1948
la maison du 11 et les impacts d'obus. 7/1944
Plan de 1794



Les jardins devant les abattoirs ; A droite le chemin qui rejoindra l'allée des Tilleuls. 1905



GELBEY en 1958. Au fond la Marne et les Tanneries de Pomponne (Photo Studio Michel)
Plan de 1860



Plan établi par MARTEAU le Jeune Arpenteur National Géomètre à la demande du Citoyen Pierre André LEBLANC, cultivateur à TORCY, le 18 Vendémiaire de l'An III (Sep/Oct 1794) On constate que le géomètre orthographe différemment « le Pont Hardy » et le chemin du « Pont Ardy », l'un avec un H et l'autre sans et tous deux avec un Y. Orthographe que l'entreprise PETTENS et LANDRY adoptera de 1930 à 1997.

Archives municipales



Plan des chemins de Lagny en 1860. On constate que dans le secteur du chemin Vicinal n°5 à la route départementale 21 (en vert) il n'y a aucune maison de construite. Egaleme^{nt} en bleu l'indication d'une carrière. (approximativement le secteur des Coquerelles)

Si nous nous sommes longuement attardés sur le LAGNY historique et économique c'est en définitive pour mieux cerner et comprendre l'évolution du petit microcosme de la rue du Pont Hardy d'une manière générale et du site PETTENS en particulier. Nous constaterons vite que, tout compte fait, notre « domaine » par bien des côtés est un « copier coller » des Pauvrettes.

Mais examinons plus attentivement cette fameuse rue du Pont Hardy. Nous constatons que son tracé est relevé dans les cartulaires les plus anciens. D'abord dénommée « le chemin verd » à cause de l'herbe qui le recouvre, déjà classée chemin vicinal sous Louis Philippe, elle ne deviendra officiellement rue du Pont Hardy qu'en 1816 en souvenir du nom du lieudit recensé en 1179.

ultime voie de la commune avant les bois, prairies et marais, elle reliait la route départementale n° 21 qui conduisait de DAMMARTIN à MELUN (actuelle avenue du Gal LECLERC) aux bords de Marne. Au Nord à la hauteur du bras qui séparait le chemin « Verd » de l'île du Pré-Long, elle enjambait un pont rustique et de construction aléatoire, sans doute ce fameux « Pont-Hardy » origine de tant de légendes, avant de continuer vers la Marne, en direction du « port au bois » (à la fin du XIXe siècle), par ce qui est aujourd'hui la rue Charles MICHELS.

Tout ce secteur était particulièrement miséreux, terrains inondables et marécageux terres basses couvertes de joncs, roseaux et herbes folles, habitat dès plus sommaire qu'un sol instable rendait précaire et fragile.

Nous avons évoqué les légendes, mais comme l'écrivait PASCAL « on est emporté à croire non par la preuve, mais par l'agrément » La plus fréquemment évoquée est celle qui prétend que Jeanne d'ARC, serait passée en ces lieux venant de combattre et battre les Bourguignons et leur chef Franquet d'ARRAS, qu'elle ramènera prisonnier, au lieudit « La prairie de VAIRES » (approximativement l'ancien dépôt de charbon du triage de VAIRES).

Pour être authentique, il aurait fallu que la pucelle et sa troupe, qui rentraient de Melun, puissent traverser la Marne du côté de VAIRES, or à cette époque il n'y n'existait aucun pont entre LAGNY et PARIS. A moins que les eaux de la rivière, assez basses en ces premiers jours du mois de mai 1430, n'eussent permis un passage à gué ! Ce n'est pas impossible si l'on se souvient que les eaux de la Marne ont remonté d'environ 80 centimètres, après la construction du barrage de NOISIEL en 1865.

Tout ce secteur vécut longtemps au rythme de l'eau et des saisons et bien de ses côtés bucoliques et romantiques inspirèrent des artistes peintres. Qui sont-ils ?

Nous savons d'une manière indiscutable que :

- Emile PAPILLON 1846/1925, réalisa une gravure et un dessin à la plume « Le Pré-long » 1848
- Emile CAVALLO-PEDUZZI : un dessin « le Bassin du Pré-Long, vers 1900 (édité en carte postale)
- Léo GAUSSON : peintures « la Marne au Pré-Long », 1886 ; « le Chantier ENGRAND », 1885 *; et probablement des œuvres à identifier ; dessins du quai.
- Paul ALLOURD-CARNY (1884/1961) : de nombreux pastels, « le Pré-Long », les prairies, « la Pointe » ...**

Voilà pour les plus connus de ces Messieurs de l'Ecole de Lagny ; quant aux anonymes je citerai Pierre MIRALT, médecin inspecteur de la Sécurité Sociale de PARIS, qui, dans les années 1950, lorsqu'il venait passer ses fins de semaines aux Coquerelles, aimait aller croquer quelques pochades sur les bords du Pré-long.***

Au dos reproductions de :

* ENGRAND possédait, pour sa scierie mécanique, un chantier de bois, où s'entassaient grumes et piles de planches. Le chantier est connu, en 1885, par des photographies et un tableau de Léo GAUSSON conservé au musée. Il semble qu'il se situait dans l'angle de la route de Melun et de l'actuelle rue Jacquard, face à William SAURIN. Devenu par la suite l'entreprise BRESSON (ferrailleur), de nos jours il reste de cette période le pavillon qui jouxte la Sté CORNEC S.A. récupération, rue JACQUART (Z.I)

Il est intéressant de rappeler que lors de l'abattage des peupliers des terrains HERRENSCHMIDT, avant la réalisation de la Zone Industrielle, une scierie provisoire, appartenant à M. Fort BUTELLOT, s'est installée de 1955 à 1960 en limite des communes de St Thibault et Lagny sur un terrain appartenant aujourd'hui à la Sté ROOTH.

** Le café de la pointe, 1921, œuvre de ALLOURD-CARNY (tableau de 32,5x50). Ce tableau et une importante collection d'œuvres de ce peintre dont de nombreuses toiles de Lagny et de ses environs ont été vendus à LIMOGES en avril 2002

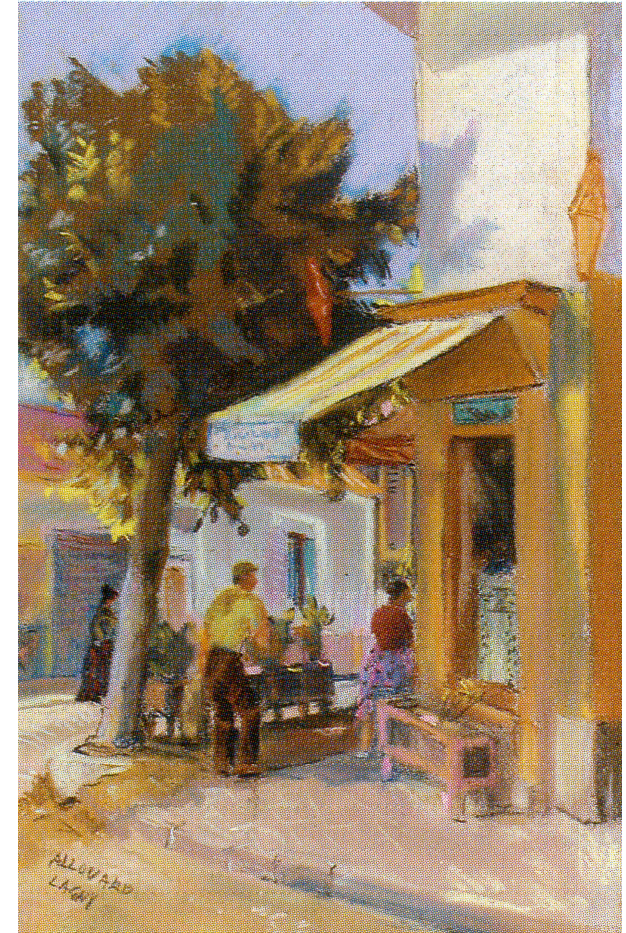
*** Le Pré-long 1950 Pierre MIRAULT (à la hauteur de la rue de Strasbourg) collection particulière.



*

**





Ainsi donc, en 1930 les Ets PETTENS et LANDRY à l'étroit dans les locaux exigus qu'ils louaient en centre ville décidèrent de quitter les lieux pour un secteur plus tranquille. La Mairie de LAGNY mit en rapport l'entreprise avec les consorts PRESLE, agriculteurs, maraîchers qui disposaient de terrains rue du Pont Hardy.

Les PRESLE, toujours présents à LAGNY, étaient connus pour leur sens aigu des affaires. Après discussions, les parties prenantes se retrouveront en avril 1930, chez Maître BOISSEAU, Notaire à LAGNY, pour régulariser l'achat d'une parcelle de 496 m², au n°13 de la rue du Pont Hardy au lieudit « Le Noyer de la Mère Dieu »

Évoquons l'état des lieux en ces années 1930. Tout le secteur jusqu'à y compris l'impasse de la rue du Pont Hardy, ainsi que les rues Louise, Sarda, Carnot, Léon Bloy, est construit sur d'anciens remblais. D'abord les alluvions primitives du lit de la Marne, puis les apports des hommes : gravois de démolition, résidus d'usines, notamment ceux provenant de « La Marchoise » ainsi que des ordures ménagères de LAGNY et des villages environnants. Cette concession sera accordée à M. FOLCE, fermier, jusque dans les années 50. Avec ces matériaux récupérés à bas prix ! il comblait sa marre située à l'angle des terrains MOREAU et des COQUERELLES ! Il n'était pas rare de voir dans ces détritiques, dont une grande partie provenait de l'Hôpital, des pansements plus ou moins sanguinolents et même quelques fois des abatis humains.

Cette activité avait trouvé naissance du fait de l'ouverture de nombreuses micro-carrières dues à la présence de sable et gravillons pratiquement à fleur de terre dans un secteur qui formait autrefois le lit primitif de la Marne. Ces extractions étaient anciennes. (*) En effet les transports étaient alors effectués par des chariots tirés par des bœufs ou des chevaux, ce qui limitait les distances d'exploitation au plus près des lieux d'utilisation en l'occurrence les maçons de LAGNY et des environs immédiats. Ce travail

perdurera jusqu'au début du XIXe. Les « trous » ainsi creusés entraînant ipso facto une activité de remblaiements. Nombreux sont les propriétaires des rues Louise, Sarda, Impasse du Pont Hardy qui seraient stupéfaits de découvrir sur quels sols reposent les fondations de leurs petits pavillons ! Raison d'ailleurs, des difficultés rencontrées lors des premières tentatives de lotissements de ce quartier qui restèrent marginales et pour la plupart individuels jusque dans les années 70.

Une anecdote concernant cette sablière ; Lors de la construction du pont de pierre (1850) le cahier des charges prévoyait d'utiliser exclusivement des sables de la Marne. En janvier 1850, à cause du mauvais temps le sable ne peut-être extrait de la rivière, l'entreprise demande une dérogation à la ville de Lagny, cette dernière lui sera accordée à condition que le sable provienne de la carrière du lieu dit le Noyer-de-la-Mère-Dieu (secteur des Coquerelles)

Un autre fait, digne d'intérêt, révèle que la carrière du Pont-Hardy - probablement celle du plan de 1860- a permis quelques découvertes archéologiques, dont certaines, en 1867, sont entrées au musée de Lagny.

Il s'agissait d'un don de Louis GESLIN, adjoint au maire, le Docteur BONNET, fondateur du musée, qui offrit des dents de mammifère (bœuf) et deux bois de cerf provenant des sablières de la « Mère Dieu ».

*) Un plan de 1860 fait état de la présence de carrières en cet endroit, alors qu'un autre de 1794 ne l'indique pas. Peut-on en déduire que cette activité se situe entre ces deux dates, c'est à dire au début du XIXe siècle ? Nous n'avons pas retrouvé trace de demandes d'exploitations de carrières dans ce secteur avant 1860, mais s'agissant de simples trous plus ou moins profonds fallait-il une autorisation ?

L'un de ces bois est intéressant et rare, car il a été utilisé comme pic par les néolithiques. Il en a gardé une usure bien caractéristique. Dans le lot des dons figurait également une monnaie des trois Evêchés (Metz, Toul, Verdun) Elle pouvait être du XVe siècle. Enfin le cocher de Frédéric AUREAU, un dénommé ULMANN, avait lui aussi ramassé des monnaies au même endroit, et il en reste deux au musée (

L'une à l'effigie du roi Charles IX, douzain daté de 1574 ; l'autre pièce, en argent, au buste de Henri IV de 1592). Enfin, signalons que lors de travaux de voirie effectués rue du Pont Hardy en 1967, une pelle mécanique mit à jour des pierres tombales qui recouvraient un petit égout. Les inscriptions relevées sur ces dernières permirent d'affirmer qu'elles provenaient de l'ancien cimetière de Saint Vincent de l'Aître qui fut désaffecté en 1870. A cette époque, quelques familles transférèrent les sépultures des leurs dans le nouveau cimetière, d'autres, les plus nombreuses, abandonnèrent os et pierres à leurs tristes sorts !. Ces pierres ne furent pas perdues pour tout le monde, elles seront récupérées comme matériaux par des entreprises et même par la ville. C'est ainsi que plusieurs d'entre elles se retrouvèrent rue du Pont Hardy. Aujourd'hui, les parties les plus représentatives de ces dernières dorment de leur dernier sommeil au Musée de LAGNY.

Tous ces éléments démontrent combien ce secteur a toujours été source de vie et d'histoire.

En ce qui concerne les mares, les trois dernières recensées se situaient : dans le fond du jardin de la maison du 9, dans l'enceinte de la ferme FOLCE, (les GENTILLHOMIERES) en bordure du pavillon de chasse des bois HERRENSHMIDT (Zone Industrielle à la hauteur des bâtiments GALLIMARD) et enfin dans le Parc des Coquerelles. De nos jours, seul subsiste l'étang de la propriété des Coquerelles.

Chaussée à l'ancienne avec de gros pavés de grés, la rue du Pont Hardy était régulièrement défoncée par le passage des troupeaux de vaches qui la traversaient chaque jour et par les ferrures des roues des tombereaux des fermes TANGUY et FOLCE, transportant foin, fumier et ordures. Folklorique cette

transhumance journalière, le troupeau TANGUY, (n° 10 actuel) dont les écuries étaient situées Impasse du Pont Hardy allait paître dans les prés ROTSCHILD, dont la barrière d'entrée se situe très exactement à la place de la porte du garage YVOIS, 57 avenue du Gal LECLERC. Par contre le troupeau FOLCE sortait de la ferme par un passage qui correspond à l'entrée des Gentilhommières, il allait quant à lui ruminer sur les bords de Marne derrière l'usine à gaz !

Le croisement des deux troupeaux donnait lieu à des échanges épiques et quelques fois musclés entre les vachers respectifs.

Le côté Ouest de la rue, jusqu'à la rue Carnot, était lui-même bordé par un fossé où poussaient allègrement roseaux, ronces et orties.

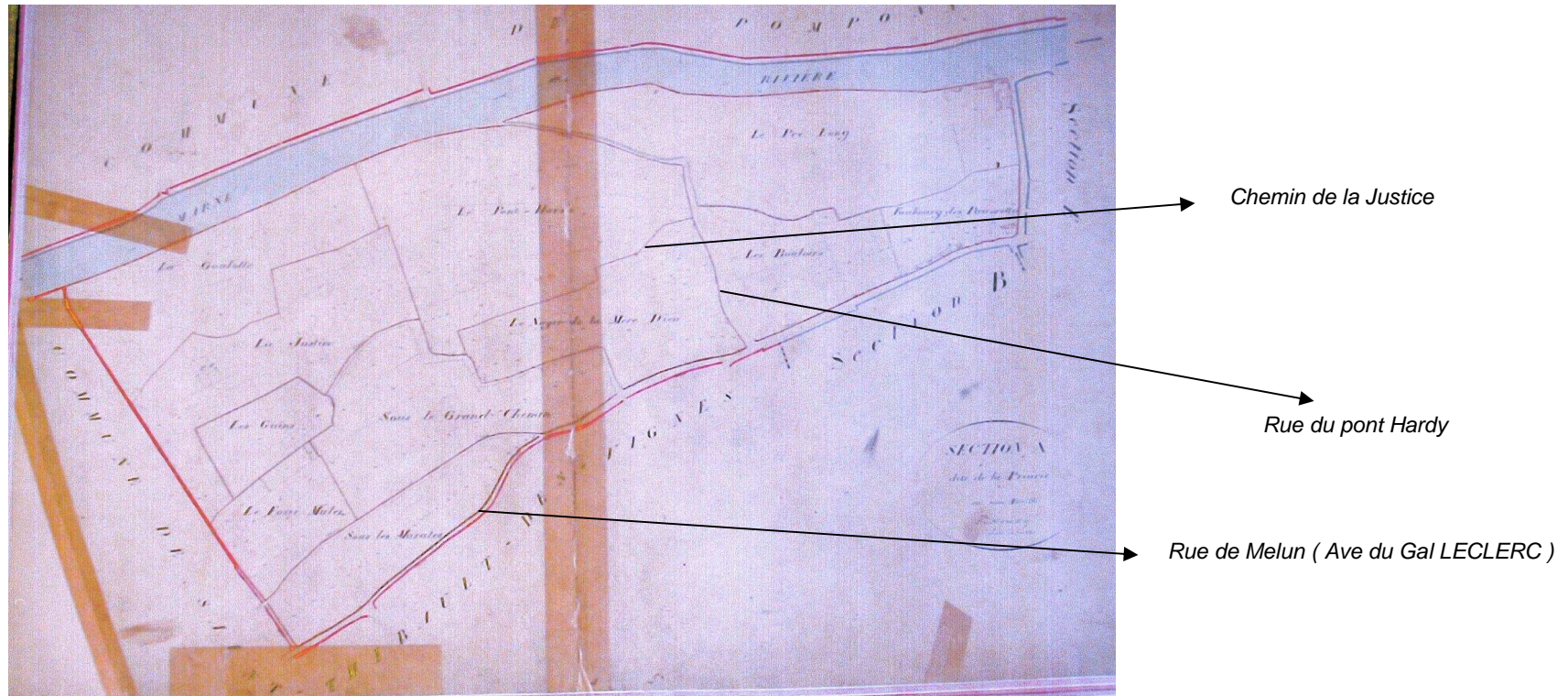
A l'arrière des terrains nouvellement acquis se trouvaient un tennis et un stade réservé au football (l'arrière des terrains MOREAU) et dont l'accès se faisait par une servitude appelée « Chemin de la Justice ». On peut imaginer que tout ce secteur, parsemé de quelques immenses noyers et saules pleureurs, avait peut-être, en des temps lointains, servi de caches à quelques gibets de potence..? N'existait-il pas sur St Thibault, face à Pomponne un lieu-dit « Gibet-D'Orgemont » !

A l'angle de la rue Charles MICHELS trônait le café de la Pointe, lieu de rencontre des ouvriers du secteur à la recherche d'amitié, de réconfort, et de détente. Un jeu de boules était implanté juste en face, à l'angle des rues de LATTRE et de Strasbourg. L'ensemble était protégé des rayons du soleil par un immense saule pleureur. Des bisbilles politico - administratives n'ont pas permis le rachat de cet espace par la municipalité et dans les années 70, le terrain de pétanque s'est mué en pavillon et le café de la Pointe y perdit quelques fidèles clients !

Ces explications pour mieux apprécier combien, venir s'implanter dans ce quartier déshérité, dans la continuité du quartier « des Pauvrettes » impliquait un certain pari sur l'avenir.

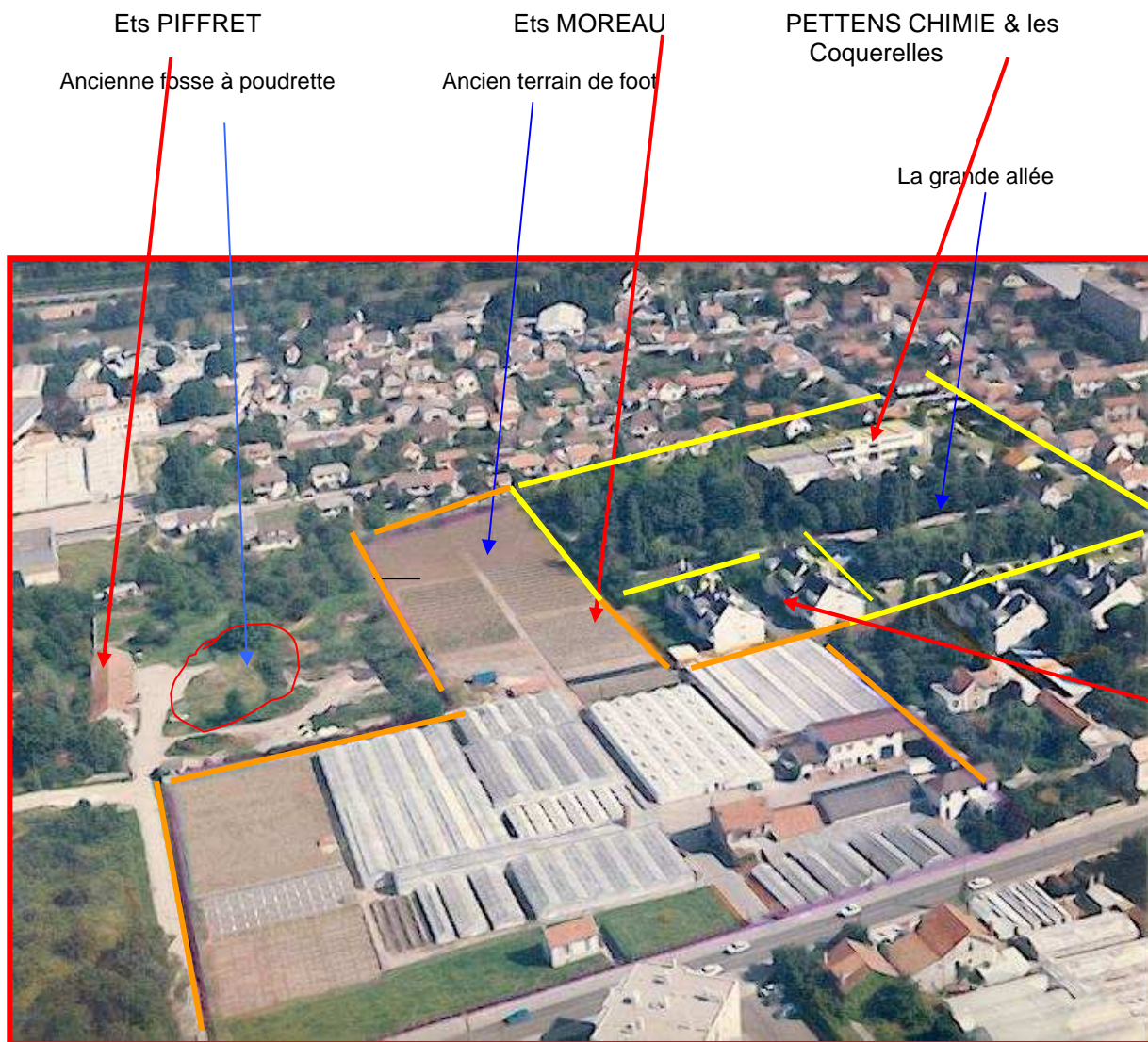
L'acte d'acquisition du n°15 fut signé le 15 avril 1930. C'était, mais les intéressés l'ignoraient le premier d'une longue série qui de 1930 à 1958 amènera soit l'Entreprise PETTENS et LANDRY, soit Monsieur et Madame Georges PETTENS à titre individuel à se porter acquéreurs de 10 lots de terrains et bâtiments qui deviendront, pour reprendre la terminologie de la Municipalité de 1999, le « Site PETTENS » c'est à dire le Parc des Coquerelles tel qu'il se présente actuellement.

Relevé cadastral de 1825 établi par M. DUBOIS géomètre.



Les lieux dits : *La Justice, le Fossé Mulet, Sous le grand Chemin, les Guins, le Noyer de la mère Dieu, les Bas Bouts*, seront rachetés par la Ville de Lagny dès les années 1962. Le Maire de l'époque, le Docteur LEVEQUE, (Maire de 1953 à 1965) écologiste avant l'heure souhaitait y implanter un Champ de foire. L'aménagement d'une Zone industrielle fut ensuite confié à l'A.I.R.L. (association des industriels de la région de Lagny). Ces derniers, peu pressés de voir arriver des industries nouvelles susceptibles de débaucher leurs salariés (à l'époque il n'y avait pas de chômage et il était difficile de trouver du personnel) se hâtèrent doucement dans la concrétisation de ce projet. Il fallut attendre l'arrivée d'une municipalité plus à gauche et de Serge POLLET, (Maire de 1965 à 1971), qui reprendra ce dossier en main, pour qu'enfin cet ambitieux projet voit le jour. Le programme sera difficile à mettre en œuvre, les pouvoirs publics privilégiant alors les « 3 M » : Meaux, Melun, Montereau. Néanmoins le travail de développement sera poursuivi sous les deux mandatures de Robert LALLEMANT (1971 à 1977) et Claude AVISSE (1977 à 1995)

Vue d'ensemble du secteur en 1980



1949 : le potager des Coquerelles avec en arrière plan :

- le fond de cour de la ferme Folce
- la maison de M. Mme Jules Moreau
- le clocher de St Thibault

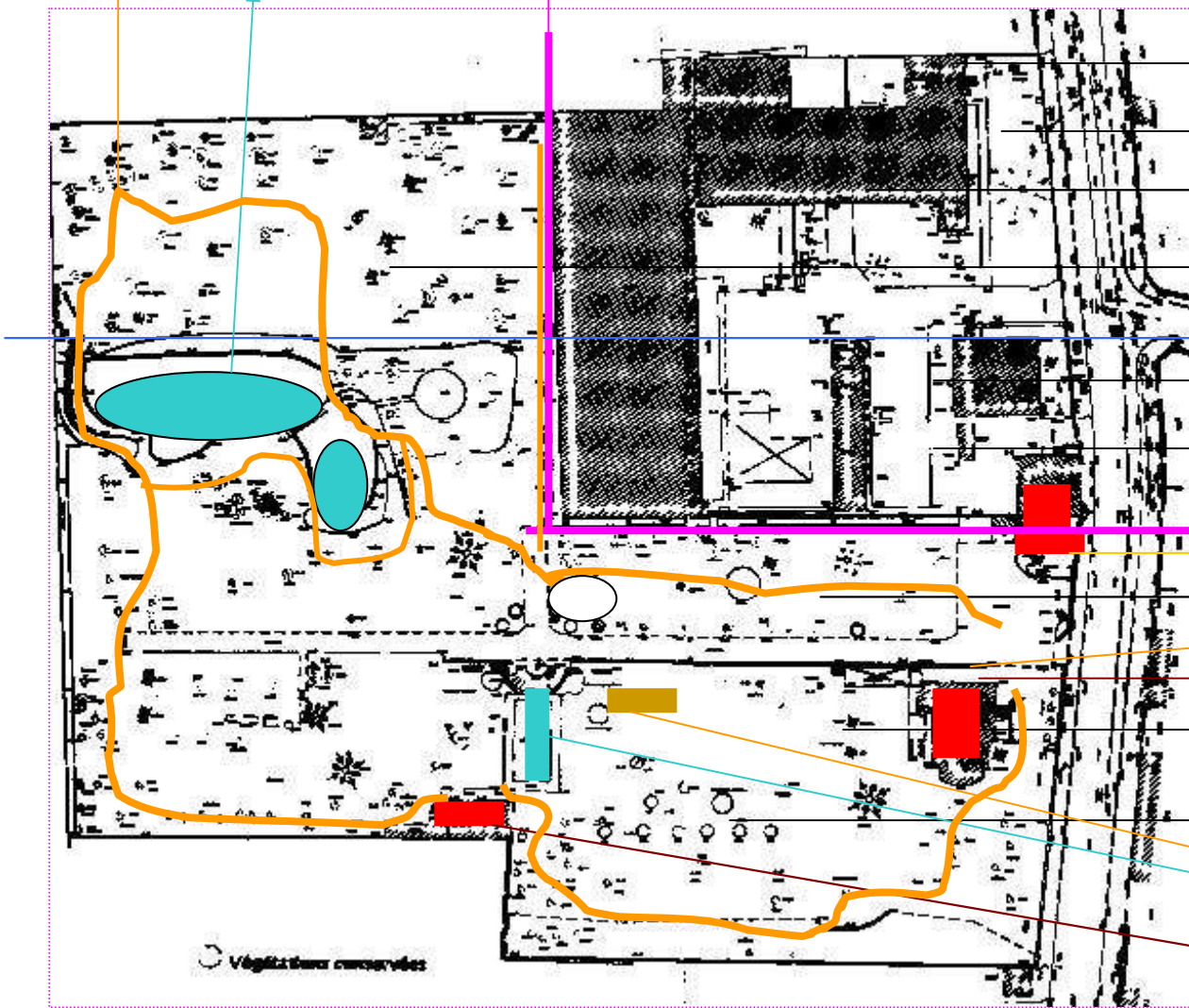
(*Pochade de Pierre Mirault*)

Cheminement de promenades.

Limite Nord de l'Usine

Numérotations d'avant
1968

Etang



N°17 : DUVERNOIS 19

N°15 : PRESLE 1930

N°13 : LANDRY 1936

Les fonds PRESLE 195

Ancien Chemin de la Justice
N°11 : NOURLAC 1958

N°9 : SOTTOT 1950

Limites Sud de l'usine
Les Coquerelles

N°7 : PERROT 1936
La grande allée
Le Pavillon principal

N°5 : SIMAS 1948

N°3 : PIERRE 1948
La petite ferme
La piscine
La petite maison

Reprenons par ordre chronologique chacune de ces acquisitions et recherchons les éléments ou faits qui peuvent nous éclairer sur l'évolution de ce « territoire ».

Par la Sté :

- 1930 : Achat à M. PRESLE d'un terrain au n° 15 (*)
- 1936 : Achat à Claude LANDRY du terrain qu'il avait acquit, en 1932, aux PRESLE, au n° 13
- 1948 : Achat aux époux DUVERNOIS, d'un terrain et pavillon situés au n°17.
- 1953 : Achat du terrain et locaux NOURYLAC au n°11
- 1954 : Achat du terrain PRESLE situé au levant des terrains des 13 et 15
- 1957 : Achat du terrain PRESLE qui restait disponible (jusqu'aux limites des Ets MOREAU (maraîcher). A noter que la propriété MOREAU, acquise en 1931, avait également appartenu à M PRESLE, agriculteur. Ce dernier ayant été gazé en 1914/18, et revenu affaibli de la guerre, avait dû renoncer en partie à ses activités..
- 1957 : Achat du terrain et pavillon de M. et Mme SCOTT au n°9.

Par M. et Mme Georges PETTENS :

- 1936 : Achat d'un terrain, maisonnette et hangar à M. PERROT, lieudit les Coquerelles au n°7
- 1945 : Achat à M. SIMAS d'un terrain, pavillon, maison avec cellier, grenier et dépendances au n° 5
- 1948 : Achat à M. PIERRE d'un terrain au n° 3

*) Les numérotations citées : 17, 15, 13, 11, 9, 7, 5, 3, sont celles des années correspondant aux signatures des transactions, depuis 1968 ces terrains sont regroupés du 26 au 36 de la rue du Pont Hardy.

Ces 10 parcelles formant une ligne ininterrompue de 130 mètres de façade sur la rue du Pont Hardy et sur 130 mètres de profondeur, représentant une surface totale d'environ 16.800 m².

Si nous examinons ce vaste quadrilatère formé au sud par la ferme FOLCE (les Genthillommières) à l'Ouest les terrains MOREAU (Résidence de la Mère Dieu) et en Est et Nord par le site PETTENS (Résidence des Coquerelles) nous constatons tout d'abord, du point de vue géologique, que sols et sous sols sont comme l'ensemble des Pauvrettes, constitués au Sud de coulées importantes de Marne glaiseuse, puis sur le lit primitif de la rivière de limons. La plus grande partie des terrains Moreau étaient formés, sur environ 50 centimètres de hauteur, de limons n'ayant jamais été creusés. Par contre chez FOLCE les sols étaient essentiellement glaiseux ; enfin aux Coquerelles, les parties hautes que l'on peut considérer comme le sol naturel sont constituées de limons recouvrant du sable, les parties basses de la propriété, c'est à dire celles qui ont été exploitées en tant que carrières, furent comblées par des remblais divers composés de gravois, tuiles, briques et verre provenant, pour l'essentiel, des verrières des nombreux châssis et des cloches utilisés par les maraîchers primeuristes implantés sur les lieux. A chaque labour nous nous retrouvions face à ce passé.

Analysons maintenant l'activité économique du secteur. Aucun doute, sur ces derniers bouts de terre situés à l'Ouest de la ville entre bois et marécages, à quelques centimètres du niveau de la Marne, bénéficiant d'un sol de qualité riche en limons, bien irrigué, il n'y avait pas d'autres alternatives que la culture et tout spécialement la culture maraîchère sous châssis. Au sud la ferme FOLCE était précédemment exploitée par un maraîcher M. CAMILLE ; le terrain MOREAU, par PRESLE, agriculteur qui souhaitait développer une production légumière. Il avait lui-même acquit l'ensemble des terrains à M. CHALOT, qui en avait hérité de sa belle mère, née BAILLY, veuve d'Auguste Fructidor LOQUIN, décédé en 1858. Ce dernier était le frère de Fortuné LOQUIN, propriétaire d'un des moulins établis sur la Marne et qui fut élu Maire de LAGNY de 1845 à 1854. Il faisait alors partie des citoyens les plus « fortunés » de la cité (il portait bien son prénom.) La famille avait sans aucun doute investi dans cette

zone propice à la culture maraîchère alors en plein développement. Enfin, aux Coquerelles où les parcelles n° 3, 5 furent longtemps exploitées par de petits producteurs locataires des lieux. Le dernier connu étant un certain Dominique LEMAIRE en 1886.

Autres remarques intéressantes relevées lors de l'étude des actes notariés correspondant à ces transactions, c'est au milieu du XIXe siècle, c'est à dire à la fin de la monarchie libérale de LOUIS PHILIPPE et sous le Second Empire que les mouvements d'achats des terrains semblent les plus nombreux. Sans doute l'activité économique de cette époque et les revenus qu'elle dégagait, peu soumis à l'impôt, favorisèrent-ils les spéculations foncières.

Rappelons-nous, une partie importante des Pauvrettes avait été achetée par M.AUREAU, notaire à LAGNY. Plus à l'ouest et jusqu' à la SODIS, les terres appartenaient à la famille BARRANDE gros propriétaire et fondateur de la première tannerie (reprise par C.HERRENSMIDT en 1917.)

Rue du Pont Hardy nous constatons que c'est le dénommé THEBERGE, garçon épicier, qui fut propriétaire des parcelles du 9 au 3. Une partie de ces terrains sera rachetée en 1893 par Gustave HENNETON, notaire à LAGNY ; les 5 et 3 avaient précédemment appartenu en 1869 à un Louis LEBLANC, « Entrepreneur de routes » marié à Denise Le PAIRE, demeurant à POMPONNE « au bout du Pont » dont on se rappelle que la famille fut un temps propriétaire de la presque quasi-totalité du Pré Long.

Deuxième remarque, pratiquement toutes les ventes concernées étaient consécutives à des obligations successorales ou à des adjudications décidées à la suite de difficultés familiales ou financières. Nous pouvons en déduire que bien que les impôts sur les successions de cette époque fussent quantité négligeable, les partages étaient, même dans les familles fortunées comme les HENNETON/FROMONT, Le PAIRE, l'occasion de redistribution et d'importantes remises en question patrimoniales.

Enfin, sans le savoir, Georges PETTENS allait reconstituer pratiquement à l'identique le domaine tel qu'il devait se présenter dans les années 1830/1850. Coïncidences difficilement explicables lorsque l'on connaît le nombre de transactions intervenues. Les mystères de la vie !

Il nous reste à présent à découvrir les nouvelles acquisitions « PETTENS » et d'abord préciser pourquoi elles avaient été engagées.

Ce n'est pas suite à un coup de cœur que Georges PETTENS et Claude LANDRY gérants des Etablissements PETTENS ET LANDRY, S.A.R.L créée en 1926 et implantée 5 première Avenue à LAGNY, (rue des Sources) décidèrent de venir construire rue du Pont Hardy. Deux raisons les poussaient à quitter les locaux qu'ils louaient jusqu'alors : le manque de place suite au développement rapide de leurs activités et les problèmes relationnels avec leur environnement dus pour l'essentiel aux mouvements permanents de voitures et camions qui venaient perturber la quiétude de ce quartier résidentiel.

Ils avaient d'abord envisager de s'implanter à THORIGNY, mais le Maire de LAGNY, M. Victor SIMONET (1925/1933) en homme averti, tenait à garder cette « jeune pousse » comme l'on dit de nos jours, sur son territoire et c'est ainsi qu'il mit en rapport les « PL » avec les PRESLE et que l'affaire fut conclue.

Dès le contrat signé les maçons étaient sur place et la parcelle de terre en friche couverte de mauvaises herbes vit pousser en quelques mois un petit local de 250 mètres carrés, comprenant une entrée, deux bureaux, une grande pièce servant à la fois de labo et de magasin, l'ensemble coiffé par un grenier, le tout se poursuivant par un hall s'élevant sur la totalité de la hauteur disponible formant un lieu de fabrication, de conditionnement et d'expédition.

Pour Georges et Claude c'était la concrétisation de leurs rêves les plus fous, le bonheur complet, ils n'en demandaient pas plus, ils pouvaient voir venir !..

Oui mais voilà, « Nul ne connaît l'histoire de la prochaine aurore » (proverbe Achantis GHĀNA)

1932 : La deuxième acquisition relève d'une approche toute différente. Claude LANDRY qui vient de faire un héritage pense qu'il pourrait construire son habitation à côté de l'entreprise. Pour ce faire il achète le terrain du 13 ! Oui mais voilà, son épouse parisienne ne supporte pas un instant l'idée de venir croupir en ces lieux peu amènes.

Déjà la construction de 1930 se révèle exiguë, alors pourquoi ne pas racheter cette réserve foncière. Les deux gérants sont d'accord sur cette analyse et l'affaire sera concrétisée en 1936. Ce bout de terrain restera vague pendant plusieurs années et cultivé par un voisin M. MAILLART. En 1945 le terrain sera clôturé et progressivement utilisé comme aire de stockage, d'emballages, d'atelier de fabrication d'herbicide, de peinture et de réhabilitation des fûts.

1948 : En mitoyenneté Nord de l'usine existait un petit pavillon, modeste mais coquet habité par un couple M et Mme DUVERNOIS, contre maître tanneur, qui avait un enfant sourd et muet. Le jeune garçon ne sortait jamais de chez lui, à cette époque ce genre de handicap était mal vécu par les parents

soucieux du quand dira t-on. Sa seule joie était de monter sur le mur mitoyen et de regarder le va et vient des camions et les opérations de chargements et de manutentions qui s'effectuaient dans la cour de l'entreprise. Il poussait alors des cris de joie, que les non initiés dont j'étais à cette époque, percevaient comme des cris de douleurs.

Ce terrain avait successivement appartenu en 1897, à Anne SCOQUARD (veuve GENDRET) acheté en adjudication à un cultivateur Ernest SELLIER. Vendu ensuite en 1923 à Alfred BREBION, agent d'assurances, qui, en réalité, récupéra à cette occasion une partie des dettes que lui devait le couple SELLIER. Une nouvelle cession intervint en 1925 au profit de M. Mme Alfred BOURLOIS, plombier et Joseph BOURLOIS couvreur, ce sont sans doute eux qui construisirent le pavillon. Ce sera ensuite un représentant de commerce en papeterie M. Pascal DESPAX qui s'en portera acquéreur en 1925, avant de le revendre aux DUVERNOIS en 1930.

Pour une raison liée à l'avenir de leur fils les DUVERNOIS décidèrent de quitter les lieux en 1948, Monsieur DUVERNOIS qui entretenait les meilleurs rapports avec Georges PETTENS lui demanda comme un service de lui racheter sa maison. A l'époque cette dernière ne présentait pas d'intérêt immédiat pour l'entreprise, néanmoins l'affaire fut conclue. Le pavillon restera en l'état pendant une dizaine d'années, il servira uniquement au stockage de cartons d'emballages. Il sera démoli en 1958 lors de la construction de l'aile droite des bureaux (entrée et sanitaires) et sur le fond du terrain d'un petit atelier de mécanique. Aujourd'hui une partie du Cabinet Médical AVICENNE.

Dès 1945, le manque de place nécessaire à l'expansion de l'entreprise devint constant pendant toute la période dite des « 30 glorieuses ». Un programme de constructions étalé sur plusieurs années fut alors élaboré en collaboration avec un jeune architecte : René BAUVE.

De 1945 à 1955 les efforts se portèrent sur les espaces disponibles tant par des constructions nouvelles que des réhabilitations. Mais encore une fois la place allait manquer.

1947 : Madame veuve MAUMY décida de mettre en vente le terrain et maison du 11 de la rue du Pont Hardy qu'elle avait hérité de son mari. Les « P.L » n'ont pas été informés de cette transaction ; quoiqu'il en soit, ils n'auraient pu alors, financièrement parlant, y donner suite. C'est Mme veuve MOREAU, grainetière à LAGNY qui se porta acquéreur du lot au profit de son fils Jacques qui envisageait d'y implanter un local industriel pour la fabrication de farines animales (déjà !), la Sté NOURYLAC. Quelques années plus tard, par manque de place et de changement d'activité et des problèmes environnementaux liés à cette nouvelle production, l'ensemble sera de nouveau à vendre. Cette parcelle avait été achetée en 1931, à M. ROLLOT, ouvrier mécanicien, qui lui-même l'avait acquise en 1923 au trio d'architectes BELLON, BELLANGER, COLLET que nous retrouverons lors des transactions du 9 et du 7, de la rue du Pont Hardy. Ces derniers étaient entrés en possession de ce bien lors de l'adjudication prononcée par un jugement intervenu suite à la demande de Charles Louis HENNETON lieutenant au 60ème Régiment d'Artillerie à STRASBOURG, consécutif à la succession de son père Gustave Louis HENNETON notaire à LAGNY.

1952 : Il est évident que l'emplacement du site NOURYLAC intéressait vivement les « P.L ». Madame MOREAU qui était une femme d'affaires redoutable, connaissant l'enjeu, fit monter les enchères. L'affaire sera néanmoins conclue en juin. La parcelle achetée comprenait une maison d'habitation divisée en 3 logements locatifs. Le bâti était de construction plâtrière de type briard. La distribution des pièces était humble et sans aucun confort ; ni salle de bain, ni W.C, que l'on retrouve « au fond du jardin » accolés à quelques clapiers !

En fond de parcelle a été édifié un atelier de 250 m², construction toute en béton y compris la charpente, l'ensemble recevait les mélangeurs, broyeurs et élévateurs nécessaires à la fabrication des poudres des farines puis de la fumure organique. La société, devenue entre temps la COFUNA, quittera les lieux pour s'installer à THORIGNY sur des terrains de la S.N.C.F.

Arrêtons nous un instant sur un incident qui resta longtemps gravé dans le mur Nord de cette bâtisse. Dans la nuit du 15 juillet 1944, un obus de la D.C.A. allemande vint s'écraser à l'angle de la rue Louise et de la rue du Pont Hardy, M. Roger HUSSON le patron des Ateliers Mécaniques du Pont Hardy qui demeurait au n° 13 actuel, était sorti de chez lui pour rejoindre, comme presque tous les voisins le faisaient en cette époque troublée, la cave des PETTENS, la seule existante dans le quartier.* Il n'arrivera pas jusqu'à nous, un éclat, un seul, viendra le toucher au cœur. Il sera tué sur le coup. La maison du 9, quant à elle, gardera trace de ce triste souvenir jusqu'à sa démolition en 1958.

(*En juin 1944, M. PETTENS, fit également creuser dans le parc, par M. EBERHART, artisan maçon, une tranchée suffisamment grande et équipée pour recevoir tout le voisinage.)

1954 : Il convient de se rappeler qu'une servitude « Le chemin de la Justice » séparait les bâtis des 17/15/13 de la nouvelle acquisition du 11. L'utilisation éventuelle des bâtiments de l'ex Société NOURYLAC nécessitait donc des sorties sur rue avec ce que cela pouvait représenter comme risques d'accidents et pertes de temps. Il était donc important d'unifier les deux « territoires ». Il y avait même urgence, si l'on considère que ce chemin permettait l'accès à un terrain d'une superficie de 3.400 mètres carrés facilement morcelables pouvant inciter M. PRESLE à réaliser une opération de lotissement.

Il est bien évident que le propriétaire du dit terrain, était conscient de l'intérêt que les « P.L » portaient à cet achat éventuel. La négociation sera rude, mais néanmoins concrétisée en février 1954.

Ce fut un moment important du développement de l'entreprise. Seront successivement effectués, la démolition des clôtures séparatives et partant la disparition du « Chemin de la Justice » devenu sans objet, la construction d'un grand magasin de 600 m² de stockage et de préparation des commandes, le raccordement de ce dernier avec l'ex local NOURYLAC, une rampe de liaison avec l'atelier du bas (n°1) et enfin l'aménagement d'une grande cour facilitant la manœuvre des camions chaque jour plus nombreux à venir livrer ou enlever de la marchandise.

1950 : M. Scott, demeurant au 9 rue du Pont Hardy, employé aux Ponts et Chaussées (à Pomponne) prenant sa retraite et n'ayant pas d'héritier, décida, afin d'améliorer ses revenus de vendre son petit pavillon. Il souhaitait toutefois en garder la jouissance jusqu'à son décès et celui de son épouse. Le couple Scott prit langue avec M. et Mme PETTENS leurs voisins immédiats avec lesquels ils entretenaient les meilleures relations. Les PETTENS n'étaient pas intéressés par cette acquisition, toutefois ils se laissèrent convaincre.

Ce terrain avait été acheté par les SCOTT en 1930 à M. ROLLOT, ouvrier mécanicien, qui lui-même l'avait acquis en 1926 auprès de nos trois architectes qui l'obtinrent lors de la liquidation successorale de Gustave HENNETON en 1923. Ce dernier s'était lui même procuré la dite parcelle lors de la succession des sœurs DEMILLY en 1906. Ce bien avait précédemment appartenu, en 1855, à leur père Joseph Amateur DEMILLY, père d'Arthur DEMILLY, photographe qui exerça son activité à Lagny de 1903 à 1914. Il était surtout connu pour ses photos de groupes de mariages et de cérémonies. (*) Joseph DEMILLY avait acheté la parcelle de la rue du Pont Hardy à un banquier demeurant rue Vacheresse, M. Alexandre JANSELME, détenue jusqu'en 1875 par Bernard GASNIER, propriétaire cultivateur.

1957 : M. et Mme PETTENS vendirent la parcelle du 9 à la Sté PETTENS et LANDRY.

1958 : Devant à nouveau s'agrandir, l'entreprise décida de construire un atelier de conditionnement sur une partie du terrain SCOTT. Ce sera désormais un ensemble d'un seul tenant de 1.200 m² que formeront les Ateliers 2, 3 et 4, reliés entre eux par un quai de réception et de chargement permettant l'accès simultané de 5 véhicules.

1958/1960 : Sera construit pendant cette période, aux lieu et place de la maison d'habitation située en façade du 11, un local dit « social » (sanitaire, gardiennage, salle de restaurant et de réunion). Cet ensemble, quelques années plus tard, deviendra l'atelier de l'imprimerie intégrée de la Société. Enfin, sera réalisée la façade des bureaux telle qu'elle se présente encore en 2004. Ce sera la dernière grande opération de bâtisseur entreprise par G.PETTENS, depuis 1930.

*) Bulletin n° 16 de la Sté d'Histoire de LAGNY- Année 1976

Quant à la maison « SCOTT » elle résistera à tous ces bouleversements, de maison de gardien en bureaux elle ne sera démolie qu'en 2002 à l'occasion de la construction de la Résidence des Coquerelles réalisée par la CITADIM.

En 1989, nous avions envisagé la construction d'un grand magasin qui devait aller de l'atelier 4 jusqu'au pavillon du 9, formant ainsi une aile parallèle aux bureaux actuels, la Mairie refusera cette demande.

Deux remarques sur ces diverses acquisitions : géologique d'abord, les fouilles effectuées lors des différentes constructions confirment bien la nature du sol : limons et sable sur les parties hautes ; remblais et sables sur les parties basses, c'est à dire là où avaient eu lieu les extractions des agrégats.

Sociologique ensuite, le propriétaire des lots des 15, 11, ainsi que les parcelles situées à l'arrière et le terrain MOREAU (qui s'étendait jusqu'à la rue de Melun) avaient été, avant les années 1858, propriété du dénommé LOQUIN dont nous avons déjà parlé. Le n° 17 quant à lui appartenait également à un agriculteur M. SELLIER, demeurant à THORIGNY !

Toutes ces propriétés ayant été, au fil des ans, vendues et revendues suite à des saisies ou à des successions. Mais en définitive elles confirment bien l'origine agraire du secteur.

Remarquons également que les acquéreurs du début du XXe siècle étaient pour la plupart d'origine modeste ce qui semblerait démontrer que la bourgeoisie n'était guère intéressée pour venir investir dans ces lieux perdus et sans avenir. En définitive seuls se sentaient concernés ceux qui souhaitaient y travailler. Grand nombre s'endettaient pour devenir propriétaires, souvent ils ne pouvaient faire face à leurs échéances, leurs terrains étaient alors saisis par les huissiers et revendus par adjudications.

Il existe peut-être une autre explication quant au peu de valeur de ces terres. Il est incontestable que la plus grande partie de celles qui forment le site des Coquerelles était constituée de carrières (les 15, 13, 11, 9, 5 et 3 en leur totalité ainsi que le 7 en partie).

Or en ces temps, les carriers n'avaient pas d'obligation de remblais et encore moins de remise en état des sites exploités. Les terrains étaient donc revendus en l'état, il appartenait au nouveau propriétaire de faire son affaire du remblaiement et de la remise en culture éventuelle.

Ces obligations et charges inhérentes expliquant, très certainement, le peu de valeur initiale des terrains et leur acquisition par des personnes aux revenus modestes.

La construction de petits pavillons dits « de banlieue » de 1900 à 1960, érigés sur de toutes petites parcelles, confirme l'origine modeste des nouveaux propriétaires. Il faut rappeler qu'il existait alors (1933/1950) une association syndicale du Pont Hardi qui regroupait tous les propriétaires soumis à

une taxe municipale et dont le revenu servait à l'entretien et aux travaux divers de viabilisation des voiries.

A ce propos évoquons une anecdote. Le 21 octobre 1932, le président du Syndicat demanda à la mairie que le quartier bénéficia d'un réseau d'alimentation en eau de Marne (à l'époque il y avait 2 réseaux : 1 pour l'eau de ville consommable, et 1 pour l'eau de Marne réservé aux lavages des rues et à la lutte contre l'incendie.) Lors de la discussion de cette demande, en Conseil Municipal, l'un des conseiller déclarera « C'est bon pour les gens riches d'avoir l'eau de Marne à leur disposition » ; sous entendu ce n'est pas le cas des habitants de ce secteur ! Sympa non ? Significatif oui !

De nombreux logements du quartier ne disposaient pas du moindre confort et étaient dans un état de délabrement avancé, dû pour l'essentiel au manque d'entretien du fait des propriétaires lorsqu'ils étaient bailleurs, soit de leur pauvreté lorsqu'ils logeaient sur les lieux. (*) Un grand nombre fut racheté à bon prix, entre 1960/70, par des portugais décidés à s'installer définitivement en FRANCE. Tous, ou presque, maçons, réhabilitèrent avec goût et beaucoup de courage leur nouveau patrimoine, donnant au quartier un sacré coup de jeune et de propre.

Abordons maintenant les acquisitions de M et Mme GEORGES PETTENS.

Depuis 1930, Georges PETTENS qui demeurait alors dans les Hauts de Lagny (rue de la Victoire) passait chaque jour devant le portail noir, à hauts vantaux, d'une propriété baptisée « Les Coquerelles » au 7 de la rue du Pont Hardy. La propriété semblait abandonnée, jamais de porte ouverte, pas le moindre bruit.

Si par curiosité on examinait les lieux par le trou d'une large serrure on pouvait apercevoir en premier plan à gauche une place gravillonnée ombragée par de grands et larges marronniers masquant des bosquets touffus où s'entrecroisaient lilas, boules de neige, cognassiers du japon, pommiers d'amour,

noisetiers, seringas, aubépines et bien d'autres arbustes qui diffusaient leurs senteurs tout au long de l'année. A droite, un mur monté en plâtre et silex recouvert lui aussi de lierre et d'arbustes fleuris. Au loin se dessinaient de grandes frondaisons et tout au bout d'une grande, très grande allée, un sapin trônant comme un point d'exclamation à la fin d'une longue phrase admirative.

*) La Ligue contre les Taudis a été créée en 1924 et reconnue d'utilité publique en 1927. Son action sera reprise en 1951 dans le cadre du Mouvement « Pact-Arim ». L'action de la ligue sera contrariée par la guerre 39/45, ensuite la reconstruction retardera grandement les opérations de réhabilitations. 70 ans plus tard le travail à faire reste encore très important!

Excité par tant de beauté abandonnée, Georges avait complété ses recherches en longeant le Chemin de la Justice jusque chez MOREAU et par-dessus le grillage quelque peu rouillé et déchiré, avait continué son investigation. Même si la végétation débordante protégeait les lieux des regards indiscrets, il pouvait néanmoins en deviner l'ornementation sauvage et romantique.

Comment eu-t-il connaissance des intentions du maître des lieux de se séparer de son bien ? Ce qui est certain c'est qu'il sut saisir l'occasion au bon moment et en devenir propriétaire en 1936.

Découvrons le nouveau domaine. D'une superficie de 6.580 m² il comprenait une petite maisonnette de 3 pièces, un hangar avec grenier situé en mitoyenneté avec la ferme FOLCE, un verger et jardin d'agrément ainsi qu'une pièce d'eau d'une superficie de 330 m². Ces terres appartenaient à un dénommé Louis PERROT, chef de Bureau au Ministère des Finances qui l'avait lui-même acquis en 1926 aux sieurs BELLON, COLLET, architectes, et BELLANGER architecte expert auprès des tribunaux. Cet achat ayant été réalisé par ces derniers à la suite d'une requête poursuivies et diligences demandées en 1923 par M. Charles Louis HENNETON, lieutenant au 63eme régiment d'artillerie à Strasbourg qui, en réalité,

souhaitait régulariser au plus vite une sombre affaire de partage d'héritage au sein de la famille HENNETON alors Notaire à LAGNY. (*) La famille HENNETON en était propriétaire depuis 1893. Ces biens étaient précédemment propriété de M. Paul THEBERGE, garçon épicier et de Mme Etienne MEREUVE, rentière, veuve de M. Benjamin THEBERGE, qui en avaient hérité.

*) Futur beau-père de Maître FROMONT successeur.

On retrouve encore les familles LOQUIN - BAILLY, les CHALOT - LOQUIN et HENNETON, propriétaires rues Vacheresse et du Pont-Hardy

Nous n'avons pas retrouvé traces d'éléments nous indiquant depuis quelle date ce site se prénommaît « Les Coquerelles ». Ce qui est certain c'est qu'en 1936 une plaque émaillée représentant les 3 coques était apposée sur le pilier d'entrée. Elle était fort abîmée. Elle sera démontée lors des travaux de 1948/50 et malheureusement elle disparut avec les gravois. Mais on peut raisonnablement penser que ce nom est dû à l'instigation de M. BELLANGER architecte propriétaire des lieux de 1922 à 1926 et qui de surcroît demeuraît sur place.

En 1936 l'ensemble du parc était abandonné, les arbres nombreux avaient déjà un diamètre respectable ce qui laisse supposer qu'ils avaient déjà au moins une cinquantaine d'années. Ils étaient reliés entre eux par de longues lianes de viorne : la jungle ! Les allées étaient envahies par le lierre et les mauvaises herbes dont de nombreuses orties. L'étang, entouré de grands roseaux laissait apercevoir une petite île située aux deux tiers de sa longueur. Elle était ombragée par un grand saule pleureur dont les branches descendaient jusqu'à l'eau. D'autres saules, tout aussi vieux, aux nombreuses branches creuses et pourries ainsi que quelques iris en bordaient les abords.

La grande allée était remarquable par la qualité de son empierrement qui la rendait particulièrement résistante aux intempéries et aux trafics (*) Il est probable que ce chemin avait servi, autrefois, de lieu de passage aux tombereaux qui véhiculaient le sable extrait des carrières.

Si la végétation était luxuriante, notamment les massifs de lierre qui submergeaient tout sur leur passage, les fleurs étaient rares, seules les espèces sauvages, coucous, boutons d'or et marguerites réussissaient à défendre leur territoire.

*) Elle fut par la suite empruntée par des camions de plus de 10t.

Par contre, la faune, préservée de la présence de l'homme, profitait sans retenue de ce petit Eden.

Faisans, pigeons, lapins y étaient nombreux, l'étang accueillait chaque année de nombreux cols verts, une cache pour les tirer y avait même été construite par l'un des anciens propriétaires (au Nord de la jarre) et jusqu'en 2001 la présence de ces volatiles était constante à chaque printemps.

Je me souviens également avoir vu de 1936 à 39 de nombreux garennes s'égayer dans le potager qui existait alors et se régaler des carottes ou autres choux qui y étaient plantés. Ils gîtaient dans la petite butte qui remontait vers la propriété de Jules MOREAU (à cette époque : maraîcher) qui lui aussi recevait la visite de ces indésirables.

Le soir tous ces messieurs rassemblés sur la grande allée, assis sur leurs petits culs blancs, discutaient sans la moindre crainte.

Tout alors était calme, silencieux et au printemps odorant, des arômes capiteux du lilas, subtiles des marronniers roses, apaisants des tilleuls, auxquelles se mêlaient les fragrances des fleurs variées plantées en abondance dès les travaux d'embellissement entrepris en 1937.

Lapins et canards n'étaient pas les seuls habitants des Coquerelles, pies et pic vert, rouge gorge et mésanges, merles, tourterelles, pigeons ramiers et quelques fois martins pêcheurs et faisans venaient picorer les nombreux insectes qui pullulaient au printemps et en été : fourmis, gendarmes, (*) hannetons, coccinelles, scarabées, papillons multiples, libellules et dans les années 40 les fameux doryphores.

*) genre de punaises des bois dénommées « pyrrhocoris ».

Il n'était pas rare l'été, le soir venu, de voir les cohortes de lucioles déambuler à la recherche de l'amour, alors que dans la nuit, du côté de ST THIBAULT, un trompettiste nostalgique, s'offrant la vallée comme salle de concert, dédiait à la lune quelques envolées percutantes. (*)

Au fil des ans tout ce petit monde disparut insensiblement, seuls les gendarmes à la carapace rouge rayée de noir semblent avoir résisté aux pollutions.

1940 : A cette époque M. et Mme PETTENS demeuraient à St THIBAULT dans une maison construite en 1937 qui disposait de tout le confort de l'époque. Hélas ce pavillon ne jouissait que d'un très petit jardin. M. PETTENS qui avait connu 14/18 et les difficultés alors rencontrées pour s'alimenter correctement, décida, dès sa démobilisation en août 40, de louer la maison du 7 rue du Pont Hardy qui était justement implantée au milieu de deux parcelles de terre de 1500m² chacune et dont l'une comportait un bâti ancien dont le descriptif ne fut même pas repris dans l'acte de vente.

Il s'agissait d'un de ces logements typiques des milieux paysans, c'est à dire une pièce pour le maître et le reste pour les animaux et l'exploitation. En l'occurrence ce bâtiment qui sera vite baptisé « la petite ferme » comprenait, une pièce à vivre complétée d'un évier. Cette salle était suivie d'un pigeonnier où l'on

accédait par un escalier de quelques marches. Ce dernier pouvait accueillir près d'une centaine de volatiles.

*) Pierre EBERHART et Pierre MOREAU, pensent qu'il s'agit de M. GAMOT, qui jouait du Cornet à piston. Il descendait dans son puits pour donner plus de résonance à son instrument !

Tourterelles et pigeons ont quitté les lieux en 1989, la maison étant vide un couple de corbeaux vint nicher à l'un des sommets des hauts arbres, de là, ils poursuivaient et chassaient jusqu'à la mort tout intrus, s'attaquant même au visiteur qui, quelques fois venait rêver au passé.

De l'autre côté s'élevait jusqu'à la charpente un vaste espace qui devait avoir été conçu pour le mûrissage des fruits. Y était disposées des étagères de stockage. De l'autre côté, deux boxes prévus pour recevoir des animaux de petites tailles : ânes ou mulets, sans doute employés pour la culture ou le transport des récoltes. En extérieur, accolée au précédent, une écurie surmontée d'un grenier à foin et enfin, sur le côté, un « toit à cochons » et un immense poulailler-clapier pouvant recevoir une centaine de poules et autant de lapins. Le bâtiment était très abîmé et sans aucun doute très ancien (fin du XIXe).

Enfin, deux parcelles de terre dont l'état d'entretien était synonymes d'abandon. Elles comportaient néanmoins des fruitiers - poiriers et cerises de Montmorency- et quelques sarments de vignes en espaliers dont les rares grappes qui venaient à mûrissement étaient des plus goûteuses. Tout donc et y compris une bonne partie du parc, fut transformé jusqu'en 1945 en plantations vivrières. Elles assureront une autosuffisance alimentaire à tous ceux qui vivaient alors en ces lieux, soit une dizaine de personnes.

1948 : Les propriétaires des lots 5 et 3 l'une, Mme SIMAS, réfugiée en zone sud, l'autre M. PIERRE en Algérie, décidèrent de se séparer des biens qu'ils détenaient d'une succession faite en 1917 de leur père M. Georges Simas, marchand fruitier.* Ce dernier avait acheté cette terre pour y construire son logement principal. (sans doute dans les années 20.)

*) Peut-être un fils de Jacques SIMAS (vigneron et gros propriétaire terrien) l'un des 24 propriétaires qui devront « céder » leurs terrains amiablement ou par justice (décision du Conseil Municipal du 22/2/1869) afin que soit réalisée l'implantation du nouveau cimetière, là où il est encore de nos jours. Georges SIMAS était également propriétaire de terrains vendus en 1926 à la Sté HERRENSMITH (aujourd'hui la Zone Industrielle).

Il avait acquit ces parcelles à Paul THEBERGE qui, lui même, en était devenu propriétaire en 1893 lors de la succession de son père Benjamin THEBERGE. Le détenteur précédant, François ROUSSEAU, entrepreneur de routes, les lui ayant vendues en 1869. Il en était devenu possesseur en 1859 en les rachetant au couple Louis LEBLANC et Anne Le Paire.

Ainsi il apparaît bien que les lots des 3, 5, 7, 9 de la rue du Pont Hardy avaient bien appartenu à un moment de l'histoire à un même propriétaire, Benjamin THEBERGE, qui, au demeurant, n'était pas un nanti ce qui démontre du peu de valeur de ces anciennes carrières abandonnées au milieu du XIXème siècle.

Evoquons la nature du sol de ces deux parcelles. Aucun doute elles avaient été précédemment creusées pour y extraire du sable et des gravillons, seule la butte qui longeait la ferme FOLCE était constituée de bonne terre. Pour le reste il ne s'agissait que de remblais ou briques, plâtre et surtout verre cassé, exhumés à chaque coup de bêche, la couche de terre arable n'étant que très superficielle. Enfin la parcelle du 3, en sa partie ouest, était inondée pratiquement à chaque crue de la Marne ; toutefois ces dernières

n'atteindront jamais la « petite maison » pourtant bâtie pratiquement au même niveau ; par contre cela explique la raison qui avait poussé le premier propriétaire « de la petite ferme » en sa sagesse terrienne, à construire sa pièce de vie légèrement en surélévation (environ 40 cms par rapport au niveau du sol). Ces éléments confirment bien et l'usage des lieux comme carrières et terrains de cultures avant de devenir, à partir du Second Empire, des opportunités foncières.

Pour être tout à fait complet, signalons qu'en 1958 Madame FOLCE décida de vendre sa ferme. Bien évidemment elle vint contacter M. PETTENS dont la rumeur affirmait qu'il achetait tout ce qui était à vendre. Mais Mme FOLCE était exigeante et M. PETTENS pas intéressé. En 1972, ses héritiers réalisèrent l'opération immobilière des Gentilhommières.

Une astuce du promoteur consista à établir un plan qui ne tint pas compte des différences du niveau des sols entre les terrains FOLCE et celui des Coquerelles, soit près de 2 mètres.

Une fois construit, le bâtiment le plus proche écrasa la petite maison sans respect des prospects autorisés. A l'époque, les services techniques de la Ville de Lagny, dispensateurs du permis de construire, ne constatèrent aucune anomalie !!

*Il convient de rappeler qu'il existait une porte entre les parcelles des 3 et 5 et la propriété HENNETON du 7. Cette dernière ne fut close qu'en 1893 lors de la vente faite à SIMAS.

Par ailleurs il existait et il existe toujours, bien qu'elle ne soit plus accessible, une porte de communication entre le fond du parc et les Ex-terres de M. MOREAU. Tout ceci permettant de penser soit à l'unicité des lieux à une période donnée, soit à des passages facilitant l'entraide entre voisins et en toute hypothèse une convivialité aujourd'hui disparue !

1949 : la grande allée
en arrière plan :
- les locaux des Ets PIFFRET
- les bois HERRENSMIDT
(pochade de Pierre MIRAULT)

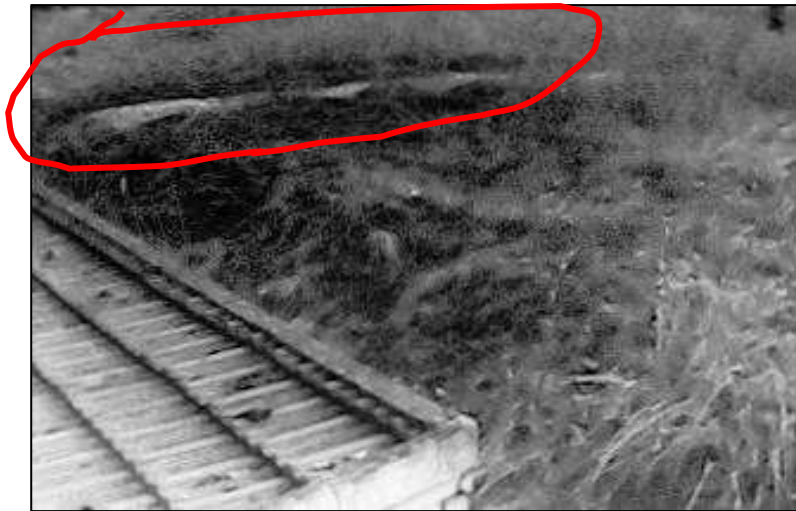




Vue générale de la ferme FOLCE, sur le côté droit « La petite maison » et les premières plantations paysagées de 1955 des parcelles des 5 et 7 de la rue.



Bâti des Gentilhommières, construites en mitoyenneté sans respect des prospects (Niveau bas à 2 mètres du sol, c'est à dire à la hauteur de la fenêtre de chambre)



Coulée de purin derrière la « petite maison »



1969/70 Z.I de Lagny : remblaiements avec des ordures et gravois !

Le réaménagement de l'ensemble de la propriété (du 3 au 7) commencera dès 1946. Finis l'élevage, les légumes, la ferme.. Dès l'acquisition en 1948, des terrains des 5 et 3, fut entrepris la démolition du mur séparatif entre les 5 et 7 de la petite ferme et de ses dépendances qui y étaient accolées ainsi que la rénovation de la maison. Cette dernière avait été construite dans les années 1920, de ce style si particulier de soit disant maison bourgeoise de cette époque et vulgarisé à LAGNY par un architecte ayant sévi avant l'entre deux guerres. Elles étaient à la fois mal conçues et sans confort. La maison du 7 sera totalement réhabilitée entre 1948/52.

Pour les espaces verts, un plan d'ensemble fut élaboré par René BAUVE architecte, il servira pour l'essentiel de base pour les plantations et aménagements des allées.

La partie potagère située en mitoyenneté avec MOREAU et FOLCE fut conservée jusqu'en 1955 ainsi que les nombreux fruitiers en espalier plantés en cet endroit avant guerre. Plus d'une cinquantaine de variétés aux noms évocateurs : *Calville rouge, Grand Alexandre, Royale d'Angleterre, Reïnette du Canada, de Caux...*

Ce sont des dizaines d'espèces d'arbres et arbustes : pins divers, séquoïas, hêtres pourpres, peupliers, érables, catalpas, magnolias, glycine de chine, néfliers, qui s'ajoutèrent aux tilleuls, marronniers blancs et roses, acacias, noisetiers, lilas, thuyas, saules, boules de neige, figuiers, cognassiers du japon, aubépines, houx, existant avant 1936 et dont certains arbres avaient déjà plus de cinquante ans d'âge.

Pour être tout à fait exhaustif il convient également de rappeler que de nombreuses réalisations en fer forgé agrémentaient les lieux ; le petit pont, les puits, la grande grille d'entrée ne reposant que sur une bille d'acier, la porte d'entrée du pavillon équipée d'une serrure circulaire dont chaque pièce avait été ouvragée à la main, la rampe torsadée de l'escalier intérieur, la hotte de la cheminée de la petite maison et bien d'autres pièces rares dus aux talents d'André et René REITHLER, serruriers d'art à Lagny.

Le terrain situé derrière l'usine qui était primitivement prévu pour permettre un agrandissement des ateliers se trouva figé par la réglementation intervenue en 1955.

Qu'en faire ? En 1990, nous avons envisagé, dans le cadre d'une diversification, d'y construire un laboratoire permettant d'héberger un Centre de recherches biologiques. Ce projet fut abandonné n'ayant pu trouver de solution pour un accès indépendant.

Pour l'heure cette prairie sera, elle aussi, paysagée et « rattachée » au parc. Le tout, d'un seul tenant formant désormais un ensemble de 10 000 m².

La petite maison qui avait été aménagée en 1937 pour devenir lieu d'habitation conservera cette fonction jusqu'en 1963 ; elle sera en 1965 transformée en « Pool House ». Elle deviendra un lieu de vie et d'animation apprécié de tous les visiteurs et utilisateurs de la piscine.

A sa retraite en 1970, Georges PETTENS continuera à s'activer pour embellir sa propriété. Fleurs, plantations sans cesse renouvelées, élagages des grands arbres, rien n'était laissé au hasard. L'étang lui-même eut droit en 1975 à un nettoyage intégral. Totalemment curé, vidé, ratissé.. Un travail de plusieurs semaines qui nécessita la manutention de plusieurs tonnes de vases et ô surprise de près d'une centaine de moules géantes ! Ce ne sont que plusieurs années plus tard que nous découvriâmes qu'il s'agissait d'une espèce rarissime appelée « *Margaritifera auricularia* » ou « mulette sinueuse ». Sa présence était la preuve, paraît-il « de la bonne santé de son environnement. » Les « mulettes sinueuses » n'étaient pas les seules hôtes des lieux, avant 1936 s'y prélassaient, sous les feuilles de nénuphars, quelques poissons rouges énormes que l'âge avait dénaturé en poissons zébrés jaunes- rouges- blancs, ainsi que quelques belles carpes et énormes poissons chats.

En 1938 il fut repoissonné par un alevinage important de gardons, brèmes et autres tanches. L'idée étant de constituer une petite réserve de pêche pour les week-ends !



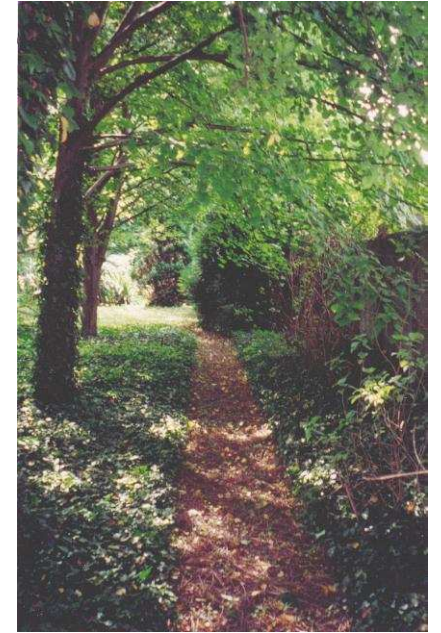
L'étang en 1938



et en 1980



La jarre



Le cheminement



La butte aux lapins



La piscine



L'escalier de pierres



La petite maison en 2000

et en 1939





La grande allée



Les Coquerelles en 1937



L'usine Pettens Chimie en 1978



Le pavillon en 1947



et en 1970

La petite ferme en 1942



Le petit bois en 2000



Mais les poissons devinrent vite animaux sacrés et seules les offrandes du pain furent autorisées... Après le curage de 1975, le changement d'écosystème et l'absence des « glages » protecteurs du soleil et des prédateurs, la sanctuarisation devint de plus en plus difficile. L'été chaud et sec de 1976 provoqua une baisse importante des eaux et sous l'effet de la chaleur un manque d'oxygène qui occasionna l'asphyxie de la totalité des gros poissons et tout spécialement des belles carpes dont certaines faisaient plus de 60 centimètres de long. Furent alors ramassées plusieurs bourriches de 20/25 kilos de poissons morts. L'hiver suivant sera à froid et sec, l'eau, quant à elle n'avait pas eu le temps de reprendre son niveau habituel. Alors, par une de ces froides journées où le soleil reste bas à l'horizon, une horde de mouettes repéra l'endroit et en quelques dizaines de minutes par vagues successives vidèrent de toute vie aquatique la totalité de cette inattendue réserve.

Depuis, l'étang s'est progressivement pollué, seules les lentilles d'eau se réjouissent de la présence du méthane provoqué par la décomposition des feuilles des marronniers qui bordent l'endroit. Le curage de 1975 fut également la confirmation de l'origine de ce point d'eau, ancienne carrière son fond est toujours constitué de sable gravillonné et d'un gros rocher qui forme l'appui Est du petit pont.

L'ensemble était autrefois alimenté par une source à fort débit qui coulait en partie gauche de la cascade située sur la crosse du pistolet que forme l'étang. Cette dernière était alimentée par les eaux de ruissellement descendant des hauts de St Thibault. Elle s'est tarie lors de la construction des Gentilhommières, sans doute détournée par les fondations ou le drainage des sols.

Jusqu'en 1955 l'étang était bordé de berges naturelles renforcées par quelques pieux en acacias qu'il fallait changer régulièrement. Pour ne plus avoir à effectuer ce travail il fut alors construit des bordures en pierres maçonnées certes plus résistantes aux mouvements des eaux et partant nécessitant moins d'entretien mais nettement moins romantiques. L'aspect général et le biotope s'en trouvèrent profondément modifiés. Finis les nichées de poules d'eau, les ébats des libellules et les chants d'amour des grenouilles ! Heureusement les cols verts continuèrent à y nicher jusqu'en 2000. Hélas ! les jeunes poussins étaient immédiatement exterminés par les corbeaux qui occupaient l'endroit depuis quelques années. Ainsi le souvenir du lieu de naissance disparaissant de leur mémoire les nouvelles générations de canards cessèrent de venir fréquenter l'étang.

En 1978, après le décès de Monsieur PETTENS, son épouse s'attacha à poursuivre l'œuvre commune de toute leur vie. Ainsi elle prendra en main l'entretien du parc, travail permanent de chaque jour, de chaque saison. Pour ce faire elle se fera aider par un, quelques fois deux jardiniers qu'elle dirigeait d'une main de fer : tontes des pelouses, dont elle se réservait l'exclusivité sans partage, la taille des arbres, les plantations nouvelles ! Elle surveillait, contrôlait, ordonnait ce qui était devenu son domaine exclusif. L'été, elle entrecoupait, jusqu'à l'âge de 80 ans, ses séances de tonte avec quelques brasses dans sa piscine où elle excellait en dos crawlé.

La maladie la contraindra à 83 ans à abandonner « sa tondeuse », c'est alors aidée de sa canne qu'elle allait vérifier le travail de ses jardiniers, poursuivant cependant l'entretien de la serre et des petits semis sous le regard protecteur de son berger allemand.

Jusqu'à ses derniers instants, de son salon, elle profitera de la vue apaisante d'une végétation qu'elle aura grandement contribué à mettre en valeur. Après la disparition des deux « bâtisseurs » nous nous efforçâmes, pendant quelques années, de maintenir le cap.

« 26 décembre 1999 Météo France avait bien annoncé un coup de tempête, mais l'emphase des médias à qualifier le plus petit des événements en catastrophe du siècle, nous avait laissé ce soir là dans la plus grande indifférence.

La nuit le vent a progressivement et presque insensiblement pris de la puissance, sans plus... Quelques bruits sourds nous sortirent cependant de notre engourdissement nocturne ; sans doute une chaise de jardin qui se promène nuitamment sur la terrasse.. »

... « Dans le parc, des dizaines d'arbres, parmi les plus beaux étaient à terre, autant de dinosaures terrassés par plus puissants qu'eux. Parmi ceux-là, le sapin noir d'Autriche qui depuis plus de cinquante ans, montait la garde devant la grille d'entrée. Il avait connu nombre des nôtres aujourd'hui disparus. Le saule pleureur du fond qui avait déjà souffert lors de la dernière tempête, le catalpa qui ombrageait la piscine et qui cette année, pour la première fois, nous avait gratifiés d'une floraison aux senteurs suaves de parfum oriental, tous gisaient anéantis.

Autant de témoins disparus brutalement, emportant avec eux nos souvenirs et nos repères, nous imposant comme un nouveau deuil... »

Le lendemain de ce triste Noël 1999, 270 millions d'arbres étaient à terre, de nombreuses maisons et usines détruites, plus de 80 victimes humaines, des milliers de bêtes, en tout, une perte évaluée à près de 75 milliards de francs.

Les augures nous avaient annoncé un « bug » informatique pour le passage à l'an 2000, il n'en fut rien ; par contre c'est dame nature qui se rappela à notre bon souvenir, nous avions un peu vite oublié cette pensée de Pascal « Qu'est ce que l'homme dans la nature ? un néant à l'égard de l'infini, un tout à l'égard du néant, un milieu entre rien et tout ».

voilà, ce que j'écrivais alors aux miens, en ce début janvier 2000.

C'était dit, la fureur de dame nature était un signal, il ne fallait plus se battre, contre vent et fratrie. Le temps était venu de rompre avec le passé, d'autant qu'il n'était plus possible d'assumer seul l'entretien du parc. Quant à l'usine, la municipalité n'ayant pas donné suite à son idée d'y transférer les Services Techniques et encore moins à la suggestion de l'Atelier TEL,* chargé d'une étude dans le cadre de la révision du POS qui proposait la « Protection du Parc de la Propriété PETTENS : Classement du Parc en espace classé et délimitation d'un emplacement réservé (cet espace vert pourrait ainsi devenir un parc public.) »

Il ne restait plus qu'à vendre l'ensemble à un promoteur, qui, dans la mesure du possible, respecterait les lieux et conserverait quelques souvenirs.

Certes, aujourd'hui, ce sont la maison familiale, les Coquerelles, la petite maison, la piscine, l'escalier de pierre, une partie des arbres, dont plusieurs magnifiques sapins, qui ont disparu, mais il reste en partie la grande allée, l'étang, la jarre, quelques ferronneries dues aux frères REITHLER, , les séquoias et la totalité des bureaux qui ont été relookés par l'architecte du programme M. Laurent FOURNET.

Le plus important, en cette belle histoire, n'est-il pas d'avoir réussi à maintenir l'intégralité du site dans sa continuité territoriale, c'est à dire, 2 siècles plus tard et après moult successions et ventes, pratiquement les contours d'origine ?

En définitive une belle conclusion même si, demain, le nom de celui qui en aura été le maître d'œuvre disparaît des mémoires, le territoire quant à lui, en gardera longtemps l'empreinte..

Thorigny mars 2004

*Cabinet d'urbanisme chargé par la Municipalité de préparer la révision du POS.



A gauche l'un des nombreux arbres abattus lors de la tempête du 25/12/1999

Je tiens à remercier pour leur aide et leurs conseils :

- *Pierre EBERHART, ancien Conservateur du musée Municipal et historien de Lagny pour son amicale disponibilité ainsi que pour l'étendue de ses connaissances qu'il partage sans modération.*
- *Claude QUEANT et sa collection de cartes postales*
- *Pierre MOREAU, René REITHLER et leurs souvenirs*
- *Madame FARGE, secrétaire de Me BERNARD, pour ses archives*
- *Thierry ROCQUINCOURT, archiviste municipal et son aimable accueil*
- *Jean Claude LAVALLOIR et ses Photos « témoins »*
- *Sylvaine et Jean Michel pour leurs compétences informatiques et leur filial regard*



1985 : *Les Coquerelles couleurs d'automne*

Cette pochade ne se veut pas exhaustive de l'histoire de Lagny, mais, si cette dernière vous intéresse nous vous conseillons :

- soit de vous procurer les livres encore disponibles à la vente à la Librairie CHISTMANN, rue des Marchés à Lagny :

- Carte géologique de France Edition B.R.G.M
- Jacques Amédée LE PAIRE « Petite Histoire Populaire de Lagny » SEDOPOLS 1989 (reprise de l'édition de 1906)
- Jacques PETTENS « Les tribulations d'un lieu peu ordinaire » Editions Coquerelles 2001.

- Soit en lecture à la Bibliothèque Gérard BILLY ou aux Archives municipales :

- Michèle BOUCHET « Il y a 7000 ans en vallée de Marne » Shale 1996
- Georges DANNEY « Lagny- Thorigny- Pomponne- Dampmart » Office d'édition (reprise de l'édition Bellé 1905)
- Jean-Michel DEREK « Le grenier de Paris » chez l'auteur, 1979
- Pierre HERBIN « Mémoires du Pays de LAGNY », Editions La Gourdine 1976
- Jacques PETTENS « De Georges Pettens à Pettens France Chimie », Editions Coquerelles 2003
- René- Charles PLANCKE « Histoire de Seine et Marne - Vie Paysanne » Editions AMATTEIS 1996
- Les Rues de Lagny/ Marne, Musée Municipal Gatien Bonnet 1995

Éditions e- Coquerelles



*Juin 2004
Corrigée en novembre 2015*

Dépôt : Archives Municipales et départementales